

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

### SOMMAIRE.

**Revue algérienne.** Par le colonel Lynam; *Décorations de Sidi-Embarck; Tête de Sidi-Embarck.* — *Révolution au Mexique.* (Suite.) Alaman. — *De l'autre côté de l'Eau,* par O. N. (Suite.) *Cinq Gravures.* — *Embellissements et Constructions nouvelles à Paris.* *Pont de la Cité.* — *Courrier de Paris.* *Portrait de Bouffé.* — *Observations météorologiques.* — *Théâtres.* — *Histoire de la Semaine.* — *Le Capitole de Washington.* *Extérieur et Intérieur du Waggon de la reine d'Angleterre;* *les Juges du Banc de la Reine;* *Portrait de l'empereur de la Chine;* *Portrait de M. de Lagrave, ambassadeur de France en Chine.* — *Romanciers contemporains.* Charles Dickens. (Suite.) — *Galerie d'Enfants pauvres à Petit-Bourg.* *Cinq Gravures.* — *Bulletin bibliographique.* — *Annonces.* — *Portrait de la Reine d'Espagne.* *Une Gravure.* — *Modes.* *Une Gravure.* — *Résumés.*

### Revue algérienne.

**SITUATION D'ABD-EL-KADER.** — SON CAMP PLUSieurs FOIS SURPRIS. — DÉVOILEMENT DU TROMPETTE ESCOFFIER. — LE COLONEL LYNNARD. — SOUMISSION DE MOHAMMED-BEL-KHAROUI, PREMIER SECRÉTAIRE DE L'ÉMIR. — MORT DE SIDI-MOHAMMED-REN-ALLAL-OULD-SIDI-EMBAREK, LE PLUS PUSSANT DE SES KHALIFAS.



Portrait du colonel Lynnard.

Depuis la prise de sa zmalah (Voir *l'Illustration*, t. 1<sup>e</sup>, p. 500), Abd-el-Kader a vu de jour en jour décroître sa puissance. De tout le vaste territoire qui lui obéissait naguère, il ne lui reste maintenant qu'une zone fort étroite, à plus de quatre-vingts kilomètres au sud de Mascara et de Tlemcen, seule contrée qui soit le théâtre de la guerre, et dans laquelle vivent quelques tribus rurales.

Les forces dont l'émir dispose paraissent réduites à 6 ou

N° 41. VOL. II. — SAMEDI 9 DECEMBRE 1843.  
Bordeaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr  
pour l'étranger — 10 — 20 — 40

700 fantassins et environ 4 à 500 cavaliers réguliers; il n'a plus de magasins; il ne lève plus d'impôts; ses ressources militaires et financières s'épuisent, et néanmoins il continue avec une opiniâtre persévérance sa lutte désespérée.



(Décorations de Sidi-Embarck.)

Grâce aux opérations militaires, conduites avec autant d'habileté que d'habileté; grâce surtout aux mouvements rapides de nos colonies sillonnant l'Algérie dans tous les sens, la province d'Alger est aujourd'hui parfaitement réunie à celle d'Oran, dans toute l'épaisseur du pays entre le désert et la mer, et les communications directes avec celle de Constantine ont été ouvertes par la jonction au pied du Djebel-Doua des deux corps de Titteri et de Sétif, sous les ordres des généraux Marcy et Syllègue.

Au commencement d'août, les efforts combinés des colonels Pélissier, Korte et Jusuf ont amené la soumission des tribus nomades occupant la partie du désert qui s'étend depuis le sud de la province de Titteri jusqu'au sud de Tagdout. L'apparition de troupes françaises au milieu des populations arabes les plus éloignées a frappé celles-ci d'étonnement et d'épouvanter; elles ne se croient plus nulle part à l'abri de nos coups.

Autrefois, les Arabes considéraient comme un miracle la présence d'un corps de 5 à 40 Turcs, qui, après une razia, se retrouvaient bien vite. Aujourd'hui, quelle n'est pas leur terreur en voyant arriver, comme avec le colonel Jusuf, 1,000 fantassins, qui non-seulement tombent sur eux à l'improviste, mais qui les poursuivent pendant plusieurs jours jusque dans les lieux qu'ils croyaient inaccessibles?

Les retours offensifs d'Abd-el-Kader, qui usent rapidement les restes de ses forces, ne lui ont pas trop réussi dans ces derniers mois. C'est ainsi qu'avant attaqué, en juillet, sur l'Oued-el-Hammam, un détachement de 200 hommes occupaient travaux de la route entre Mascara et Oran, la défense héroïque de nos soldats, retranchés derrière un mur en pierres serrées, a fait échouer cette entreprise. Dans une marche de nuit, du 29 au 30 août, Abd-el-Kader s'est trouvé aux prises avec les avant-postes de la colonne du colonel Géry.

Cette rencontre fortuite a mis le plus grand désordre dans ses rangs, et, à la suite d'un court engagement, de nombreux déserteurs l'ont abandonné. Vers la fin de septembre encore, Abd-el-Kader a pénétré jusqu'au cœur de la grande tribu des Beni-Amer, mais il n'a pu les entraîner à la révolte; ils lui ont même opposé une vigoureuse résistance, et peu s'en est fallu qu'il n'y payât de sa vie cette audacieuse tentative. Le 5 octobre, un des cavaliers des Beni-Amer, Abd-el-Kader-Bou-Hamed, est arrivé devant l'émir lui-même, sur lequel son fusil a raté de fort près, et qui, ripostant d'un coup de pistolet, l'a renversé mort.

Après la capture des débris de la zmalah, le général de La Moricière, avec sa cavalerie, commandée par le colonel de Bourgoin, enlevé une première fois, le 24 août, le camp de l'émir. Le colonel Géry l'a surpris une seconde fois, le 12 septembre; le général de La Moricière, une troisième, le lendemain 13; enfin, une quatrième, le 22 septembre, vers l'est de Saida. Cette dernière affaire a été très-chaud et très-meurtière. Au moment où quelques escadrons, sous les ordres du colonel Morris, attaquaient aux maraboutins de Sidounet, l'infanterie arabe sortie précipitamment du camp, 300 cavaliers, conduits par l'émir en personne, se jetèrent avec beaucoup de résolution sur notre flanc gauche, et y firent un instant le désordre. La mêlée fut sanglante; Abd-el-Kader perdit un grand nombre de ses meilleurs cavaliers, entre autres un de ses khalifas, Abû-el-Baki, mort de ses blessures peu de jours après.

Ce combat, où 550 chevaux n'ont pas hésité à attaquer une force triple en infanterie et cavalerie, maîtresse de tous les avantages du terrain, a été signalé par un acte de dévouement aussi honorable pour l'officier qui l'a inspiré que pour le soldat qui l'a accompli. M. de Cotte, capitaine adjudant-major au 2<sup>e</sup> escadron du 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique, venait d'avoir son cheval tué en abordant l'infanterie arabe. Retardé dans sa marche par une ancienne blessure à la hanche, blessure qui ne lui permet pas de courir, sa perte était



(Tête de Sidi-Embarck exposée à Alger. — D'après un dessin envoyé d'Algier.)

certaine, lorsque le trompette Escoffier s'apprête à tomber à terre : « Mon capitaine, dit-il, prenez mon cheval; c'est vous, et non pas moi, qui ramirez l'escadron, » dominant ainsi, dans un rapide combat, le motif de son dévouement et la raison qui défendaient de le refuser.

Le capitaine, en effet, remonte à cheval; l'escadron est rallié, le combat se rétablit, et la belle action du trompette Escoffier, si simple et si spontanément accomplie, contribue par une bonne part au succès de la journée. Mais à l'appel, Escoffier manquait; il était, avec quatre autres chasseurs, prisonnier des Arabes.

En transmettant au ministre de la guerre le rapport du gé-

né d'Al-Moronié, le gouverneur-général s'est exprimé ainsi : « Je regrette beaucoup les cinq cavaliers qui ont été pris, et surtout la trompette Escouffier ; il a fait un bel acte de dévouement. S'il nous est jamais rendu, j'aurai l'honneur de le proposer pour la croix de la Légion-d'Honneur. » Sur la demande du maréchal ministre de la guerre, cette récompense a été immédiatement accordée au brave trompette. Une ordonnance du 12 novembre a nommé Escouffier chevalier de la Légion-d'Honneur, et un ordre du jour annoncera sa nomination à l'armée d'Afrique. Puisse le généreux prisonnier de Sidi-Jousset être rendu à ses compagnons d'armes ! Aux premiers postes français, il apprendra que sa vertu militaire a été reconnue ; avant de reprendre son rang dans l'escadron, il verra attacher sur sa poitrine le signe des braves, qu'il a noblement mérité.

Des quatre principaux khalfahs d'Abd-el-Kader, son frère Ben-Thami, et Ben-Kharki, se sont tous deux retirés sur les frontières du Maroc ; le troisième, son ancien envoyé à Paris, Miloud-ben-Arach, fatigué de la guerre, se tient dans une complète inaction ; le quatrième, Sidi-Alal-ben-Embarek, vient d'être tué, dans un engagement dont nens dorrons plus bas le récit. Dès le 6 octobre, les derniers auxiliaires un peu importants de la cause de l'émir, les chefs des différentes tribus du versant nord-ouest de l'Orientalis, sont venus faire leur soumission au gouverneur-général à son camp, sur l'Oued-Keslab.

Pendant le même temps, M. le colonel Eynard, aide-de-camp du gouverneur-général, recevait les soumissions de toutes les tribus du versant sud du Grand-Pic de l'Orientalis, et procédait à l'organisation de ce pays, tandis que M. le colonel Cavagnac châtaignait quelques tribus insoumises des environs d'Orléansville.

Mais de toutes les soumissions, celle qui a dû faire le plus grand vide dans les rangs des partisans de l'émir et lui être la plus sensible à lui-même, si par quelque combinaison secrète de sa politique il ne l'a pas autorisée ou conseillée, est la soumission de Sid-al-Hadj-Mohammed-ben-Kharoubi, son ex-premier secrétaire et son khalfah des Bibans. Ben-Kharoubi est venu, au mois d'août, se rendre à discréption à Tiarét, demandant seulement la grâce d'être ramené à sa famille, tombée entre nos mains avec la zimah, et retenue prisonnière à l'île Sainte-Marguerite. Cette faveur lui a été accordée : sa famille a été renvoyée à Alger, et Ben-Kharoubi a marché à la suite du gouverneur-général dans les dernières expéditions.

La mort récente de Sidi-Mohammed-ben-Allal-Ould-Sidi-Embarek, le plus puissant de ses khalfahs, est le dernier et le plus rude coup porté à la fortune d'Abd-el-Kader, depuis l'enlèvement de sa zimah à Taguim. Sorti le 6 novembre de Mascara, le général Tempière, avec 800 hommes d'infanterie, 5 pièces d'artillerie, 500 chevaux réguliers des 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments de chasseurs d'Afrique et des spahis d'Oran, plus une trentaine de cavaliers indigènes, s'était mis à la poursuite des restes de l'infanterie de l'émir, commandés par Ben-Allal. Arrivé le 9 au soir à Assi-el-Kerma, à trois jours de marche de Ben-Allal, il résolut de gagner de vitesse, quelles que fussent les difficultés d'une pareille entreprise. Se mettre en route à minuit, par une pluie qui tombait à torrents et qui continuait avec la même violence toute la journée du 10 ; s'attacher pas à pas aux traces de la colonne ennemie, la suivre de bivouac en bivouac sur un terrain détrempé et presque impraticable, telle fut, pendant près de trente-six heures, la tâche laborieuse de nos infatigables soldats. D'horribles obstacles avaient éprouvé les forces de notre troupe, mais surtout de notre vaillante infanterie ; ce qu'elle a éprouvé de peines dans cette marche jusqu'à son arrivée à Mahali, à quarante lieues au sud-ouest de Mascara, est impossible à décrire. A la pointe du jour, le 11 novembre, on arriva sur l'Oued-Kacheba, d'où l'on ne tarda pas à reconnaître le bivouac de l'ennemi : cette fois ses feux n'étaient pas encore complètement éteints. Cette vue fit oublier à nos soldats toutes leurs souffrances ; la presque certitude de joindre l'infanterie régulière de l'émir les remplit d'enthousiasme, et, après un repos de quelques instants, ils se remettent en route. Ni les torrent grossis par les pluies, ni les ravins inextricables, ni les forêts presque infranchissables de ces contrées, ne peuvent ralentir leur ardeur ; ils traversent couraigemment tous ces obstacles. Une forte pluie sortant d'un bois, à l'origine de la vallée de l'Oued-Malahi, leur apparut enfin et fut, tressaillir tous les cœurs. L'ennemi était là : tant de persévérance et de résolution allait enfin recevoir sa récompense.

Averti par une vedette, Ben-Allal avait fait prendre les armes, et sa troupe, rangée en deux colonnes serrées, ses drapeaux en tête, se dirigeait tambours battants vers une colline boisée et rocheuse, lorsque, à l'aspect de la cavalerie française, elle s'arrêta au milieu d'une pluie et attendit l'attaque de pied fermé. La charge de notre cavalerie se lit dans un ordre admirable et irrésistible. Tout fut culbuté ; les drapeaux furent pris et leurs défenseurs sabrés ; l'arrivée de l'infanterie mit seule fin au carnage. 404 hommes sont restés sur le terrain, et 561 ont été faits prisonniers.

Le khalfah Ben-Allal, accompagné de quelques cavaliers, cherchait à fuir, et ayant gagné les pentes rocheuses des collines appelées Kefs ; mais le capitaine Cassaignoles, des spahis, qui l'avait distingué dans la mêlée à la richesse de ses vêtements, s'était acharné à le poursuivre, avec deux brigadiers du 2<sup>e</sup> chasseurs et un maréchal-des-logis de spahis. Ben-Allal, entouré par ses quatre ennemis, semblait ne devoir plus songer à se débrouiller, et déjà le brigadier Labosseau se préparait à recevoir de ses mains le fusil que ce chef lui présentait la croise en avant, lorsque, par un mouvement rapide comme l'éclair, il en dirige le canon sur la poitrine du brigadier, qu'il étend roide mort. Un coup de pistolet de Ben-Allal renverse le cheval du capitaine Cassaignoles ; un second coup de pistolet blesse légèrement le maréchal-des-logis de spahis Siqniol. Ben-Allal, n'ayant plus de feu contre ses assaillants, se defend encore le yatachah à la main, lorsque le brigadier Gérard met fin à cette lutte acharnée en

lui tirant un coup de pistolet dans la poitrine. Un cri manquant à la figure de ce terrible adversaire : ce signe le fit reconnaître ; c'était Mohammed-Ben-Allal-Ould-Sidi-Embarek, le houng, comme l'appelaient surnomme les Arabes. Sa tête fut apportée aux pieds du général l'impôtre, qui l'a envoyée, avec trois drapeaux, au gouverneur-général à Alger.

En traversant la tribu des Ben-Amor pour venir s'embarquer à Oran, la députation chargée de ces trophées a été assaillie par les populations venues en foule pour voir la tête du khalfah. Quelque répugnance que nous inspire cet usage barbare, l'incredulité des Arabes est si grande, quand on l'annonce quelque nouvelle favorable à notre cause, qu'il faut indispensable de leur montrer cette preuve irrécusable de la mort du guerrier marabout qui exerçait sur eux un grand prestige.

Ben-Allal était le conseiller le plus intime d'Abd-el-Kader, son véritable homme de guerre, et, après lui, le personnage le plus important et notre ennemi le plus acharné. Une partie de sa famille avait été prise avec la zimah et venait d'être renvoyée de l'île Sainte-Marguerite à Alger, dans l'espérance de l'amener lui-même, comme Bel-Kharoubi, à la soumission.

Les chefs des contrées du sud de l'Orientalis, réunis à Alger pour la cérémonie solennelle de l'investiture, ont pu s'assurer de leurs propres yeux que ce chef redoutable, dont le nom seul les faisait trembler, n'existe plus.

D'après les ordres du gouverneur-général, la dépouille de l'ex-khalfah de Milaanah sera portée dans cette ville, pour y être exposée pendant trois jours aux regards de ses anciens sujets, ensuite elle sera remise à notre khalfah Sid-Al-Ould-Sidi-Embarek, son plus proche parent, qui la fera déposer à Koléah, dans le lieu de la sépulture de sa famille. Cette cérémonie doit avoir lieu avec toute la solennité due à la grandeur du nom de Ben-Allal, et pour rendre hommage au courage d'un ennemi vaincu, les honneurs militaires décernés à un officier supérieur français lui seront rendus.

Le capitaine Cassaignoles, chargé d'apporter en France les drapeaux pris à l'affaire de Mahali, est arrivé à Paris, accompagné dans son voyage du frère de Ben-Allal, jeune homme de vingt ans, qui doit être placé, aux frais du gouvernement, dans une institution de la capitale. Les derniers drapeaux levés aux troupes d'Abd-el-Kader ont été déposés le 3 décembre à l'hôtel des Invalides.

## Révoltes du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. Ier, pages 557 et 405; sur Bustamante, t. II, pages 81 et 125.)

### D. LUCAS ALAMAN.

Dans les derniers mois de l'année 1850, il arriva au Mexique deux événements mystérieux, qui tintent pendant longtemps la curiosité publique en éveil. Un matin, aux premières heures du jour, on trouva le cadavre du corregidor Quesada adossé contre un des angles de la cathédrale de Mexico. Il nageait dans une mare de sang qui s'était échappé d'une large ouverture faite par un coup de poignard appuyé entre les côtes avec une force telle, que l'une d'elles était brisée, et que la garde avait dû entrer profondément dans le corps après la lame. Parmi les spectateurs qui considèrent cette effroyable blessure, il y avait certes des experts en semblable matière, qui assurent que le coup avait été donné de main de maître, et qui ne semblaient pas le voir sans quelque jalousie. On ne connaît pas d'ennemis au corregidor, seulement on savait qu'il était l'un des ennemis déclarés du gouvernement d'alors. Pendant plusieurs jours le corps, revêtu de son plus bel uniforme, resta exposé sur un lit de parade aux visites du public ; ensuite les plus actives recherches furent faites pour découvrir l'assassin, mais ces recherches furent inutiles.

Pen de temps après, un événement non moins étrange avait lieu à Jalapa. Un sénateur, également réputé comme hostile au gouvernement de Bustamante, était victime d'un empoisonnement plus mystérieux encore que l'assassinat du corregidor Quesada.

Ce sénateur prit un jour, en se réveillant, un cigare qui se trouvait sur une table près de son lit ; il sonna son valet de chambre, qui lui apporta du feu dans un brasero en argent. A peine avait-il commencé à fumer, qu'un éternuement violent le saisit ; puis, à une seconde bouffée, son œil gauche sortit, violenlent arraché de son orbite, et il expira. Le résultat de l'examen fut que la fumée de ce cigare empoisonné, en passant par les fosses nasales, avait déterminé dans le cerveau un embolisme assez fort pour donner instantanément la mort, en y produisant le phénomène qu'on vient de dire. Quelle main avait donc pénétré dans le sommeil du sénateur le poison qui l'avait tué ? Son domestique avait raconté ce terrible événement d'une façon si pleine d'innocence, qu'on n'osa pas le mettre en jugement. Qui donc pouvait être le coupable ? On se perdait en conjectures sur ces deux inexplicables meurtres dans un pays où ils sont nombreux à être rares, et les partisans des deux victimes étaient entre eux que la main qui avait payé le poignard dont Quesada avait été frappé était la même qui avait fait glisser un cigare empoisonné parmi ceux du sénateur de Jalapa ; que cette main, enfin, était celle du ministre des relations extérieures, D. Lucas Alaman.

Cette double calomnie, que nous ne rapportons ici que pour montrer jusqu'à quel point l'esprit de partie dénature les intentions les plus louables, était cependant d'un peu contre l'homme qui voulait le plus sincèrement le bien de son pays ; mais il la foulait aux pieds pour atteindre ce mobile loint, avec ce courage moral, ce courage de cabinet d'autant plus héroïque, qu'il n'a pour soutenir ses idées ni le charon des batailles, ni l'environnement des combats.

Comme on l'a vu dans la biographie de Bustamante, c'est vers la fin de l'année 1829 que celui-ci gouverna le Mexique à la place de Guerrier. À l'époque dont nous parlons, Alaman n'avait pu donner que quelques preuves de cette énergie qu'il déploya plus tard. Cependant les Mexicains avaient pu déjà pressentir qu'une main plus ferme ne retarderait pas à tenir en haleine tous les passions ambitieuses qui fermentaient dans leur pays, et que jusqu'alors l'impuissance avait enragées. S'il est vrai qu'on puisse arriver à juger des hommes en prenant le contraire de leur apparence, ce qui peut paraître un peu paradoxal, on n'aurait su d'après son extérieur prêter au ministre mexicain un trop de caractère moral, ni trop de dépréciation. Le nez petite taille, un front haut et large, et poli comme celui d'une jeune fille, des cheveux noirs épais et soyeux, des yeux vifs et perçants, cachés par des mèches en ur, des traits enfantins, un teint blanc et rose qui auraient fait honneur à un fils du Nord, un embonpoint qui paraissait être celui de l'adolescence, et l'absence d'une barbe toujours soigneusement rasée, donnaient de prime abord à supposer tout ce qu'Alaman n'est certainement pas, c'est-à-dire à supposer qu'il soit fatigé, timide, irresolu, flotique, indolent. D'une complexion forte sans être robuste, d'une résolution vigoureuse, d'une énergie morale à toute épreuve, il est en outre travailleur infatigable ; son activité vaut et peut tout embrasser, même les occupations les plus opprimantes ; nul ne connaît mieux le prix du temps, nul ne sait mieux l'utiliser. Au plus fort de ses occupations, lorsqu'il était à la fois industriel, chargé d'affaires du duc de Monteleone et ministre d'Etat, il trouvait encore le loisir de s'occuper de l'éducation de ses enfants, à qui il donnait des leçons dans les quelques minutes employées à se raser. C'est aussi qu'il est arrivé à connaître à fond la littérature anglaise, française, italienne et latine, et chose plus rare qu'on ne le penserait parmi ses compatriotes, à écrire aussi purement sa langue maternelle qu'il la parle.

Toutefois, malgré la justesse de son jugement, comme Alaman est essentiellement un homme de cabinet, il n'a jamais su faire la part de la difficulté matérielle de l'exécution d'une mesure qu'il avait dictée. Quant à lui, son histoire prouvera que la vigueur de ces mesures, quelle qu'elles fussent, ne l'empousseront pas, et que sa devise était que : qui veut la fin, veut les moyens. Voilà pourquoi ses adversaires politiques, qui connaissent cette particularité de son caractère, n'hésitent pas à l'accuser du double assassinat que nous avons raconté ; mais, en conséquence de ce même caractère, Alaman n'était pas homme à se laisser décourager par ces accusations odieuses, ni à sortir de la voie qu'il s'était tracée.

D. Lucas Alaman doit avoir aujourd'hui quarante-huit ou cinquante ans. Il est né à Guanajuato, d'une famille aisée, qui l'envoya à Mexico faire son éducation au collège des Mîmes, où il se distingua par son aptitude au travail. Né sur un sol qui sue l'argent, près d'exploitations minières colossales, il était tout naturel qu'il s'adonnait, soit par sa propre inclination, soit par la volonté de sa famille, à l'étude des mines. La guerre de l'indépendance l'arracha, comme tant d'autres, à la carrière qu'il avait embrassée, quoique ce ne fut pas pour suivre celle des armes, ainsi qu'on pourrait le croire. La nature ne l'avait pas fait pour être soldat ; il se fut donc à l'étude des lois, pour pouvoir prendre part aux affaires politiques.

Nous ne raconterons pas ici ses débuts politiques, notre intention n'étant qu de donner un précis de l'histoire des quatorze dernières années qui viennent de s'écouler, et dans lesquelles il a joué un rôle important. Nous dirons seulement que peu après la chute de l'empereur Iturbide, il accepta le portefeuille des relations extérieures, et qu'il remplissait encore ce poste quand ce prince, mal conseillé, remit le pied sur le sol mexicain à Ilo-la-Marina, en 1821. On sait que son exécution fut heureux après son arrestation, en vertu d'un décret rendu le 8 avril 1821 qui l'avait mis hors la loi, et qui prononçait contre lui la peine de mort dans le cas où il reviendrait au Mexique. Il y a cela de remarquable, que dans ce pays où les délit politiques sont toujours pardonnés, toutes les fois qu'Alaman a été au pouvoir, ils ont constamment été suivis de châtiments terribles, et qu'il a été le seul qui ait élevé le métier de perturbation à une certaine noblesse, en forçant d'engager sa tête pour enjeu.

Sa sortie du ministère, il vint en Europe et y fit un assez long séjour. A cette époque, l'horizon politique de la république n'étant plus aussi menaçant, les Anglais avaient commencé à exploiter les mines du Mexique, et formaient alors la compagnie la plus considérable à cet effet, sous le nom de Compagnie unie Mexicaine. Les premières études d'Alaman, ainsi que ses connaissances du pays et le rôle qu'il y avait joué, lui firent donner l'administration comme directeur, avec des conditions magnifiques. Son ambition ne fut pas encore satisfaite de ce poste incitatif, et il se fit donner par le duc de Monteleone la gestion de ses propriétés, au Mexique. Le prince de Monteleone, qui est Italien, est le dernier héritier et descendant de Ferdinand Cortez, et possède à ce titre, sur le sol mexicain, d'immenses biens fonciers.

Ce fut pendant son séjour en Angleterre qu'il simba d'elles anglaises, et qu'il put pour le nom français Faversham qu'il n'a jamais su ouvrir déguster, tandis qu'il monta à l'heure ou occasion pour les Anglais la partie et la préférence la plus manifeste. Cependant il ne préféra pas de se faire nommer de son état de son pays, comme on le verrà dans les efforts qu'il fit pour le duc de l'industrie manufacturière, lors de la fondation de la banque de ses états d'origine.

Ce fut dans sa patrie après les pérégrinations qui lui avaient été si fructueuses, il tint tranquillement occupé pendant quelques années de la gestion des deux emplois qui lui avaient été confiés, et ce d'autant plus heureux de sa vie. La chute de Guerrier arriva en décembre 1829, comme on l'a déjà vu, et Bustamante le sollicita de rentrer encore au ministère des affaires étrangères. Alaman voulut décliner cet honneur en affirmant ses occupations multiples,

# L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

car il ne se dissimulait pas la difficulté de la tâche qu'il allait entreprendre; mais à la fin il accepta, et se rendit aux instances du président.

Lors de son avènement, on pour mieux dire de sa rentrée aux affaires, voici quelle était la situation du Mexique. Un an s'était à peine écoulé depuis que Mexico avait été livré comme une proie à ses partisans par le général Guerrero. La confiance n'était pas encore rétablie, et ce dernier soutenait encore dans le sud une lutte obstinée contre le nouveau gouvernement. Santa-Anna, retiré dans son *hacienda de Manga de Clavo*, n'attendait que le retour d'un semblant de tranquillité pour avoir le honneur de la troubler par quelque apparition soudaine dans l'endroit où il fut le moins redouté. Les finances étaient épuisées, les troupes et les officiers réclamaient leur paye à grands cris, le chemin de Vera-Cruz à Mexico était infesté de voleurs; les places, sollicitées par tout ce qu'il y avait d'immoral dans la république, étaient vendues au plus offrant, et une contrebande effrénée, tolérée par les employés supérieurs de la douane de Vera-Cruz, empêchait cet important revenu de remédier à la pénurie du gouvernement.

Voici sur quelle vaste échelle s'exerçait cette contrebande : un navire arrivait de France, par exemple, avec un riche chargement. Des colis composés des plus fastueuses soieries de Lyon, des draps les plus fins d'Eibent et de Louviers, des articles de Paris les plus coûteux, des marchandises en un mot, les plus luxueuses, et toutes taxées de droits énormes, étaient accouplés à des colis composés des marchandises les plus ordinaires, assorties à des droits insignifiants. Une même toile d'emballage les enveloppait, et de deux ballots, n'en présentant qu'un seul à la vue. Le navire jetait l'ancre, envoyait à la douane ses manifestes; un douanier mis à bord en était constitué le gardien. Dans la nuit suivante, soit qu'elle fut obscure, soit que la lune brillât le plus glorieusement au bout du ciel, quand on n'entendait plus dans la rade que le sordid claquement de la mer contre le flanc des navires mouillés, quand tous les feux de la ville mourraient l'un après l'autre, une *lanche*, partie du Môle, accostait mystérieusement le bâtiment contrebandier. La toile d'emballage des caisses était coupée; il ne restait plus dans la cale à moitié vide que le nombre des colis accusé, que la lanche transportait à terre, et que de vigoureux matelots jetaient par-dessus la muraille d'enceinte, à moitié comblée par le sable, aux gardiens de la douane qui les recevaient. Pendant ce temps, le douanier préposé à la surveillance à bord feignait de dormir profondément dans son manteau, ou fumait obstinément son cigare de la Havane dans un coin où il ne pouvait rien voir, ou encore prenait effrontément la main aux opérateurs, bien sûr, dans tous les cas, que son salaire ne pouvait pas lui échapper. On conçoit aisément que ce mode de perception des droits ne devait pas prodigieusement remplir les coffres de l'Etat.

Par une conséquence immédiate, le trésor, privé de ses ressources, ne pouvait payer les soldats, qui ne se faisaient aucun scrupule de mendier dans les rues, même pendant leurs factions, et de s'associer aux voleurs de grandes routes pour compenser l'absence de paye. Ceux-ci n'étaient pas alors, et ne sont pas encore aujourd'hui, organisés comme tous les concurrents de chemins en bandes permanentes qui levent un tribut sur tout voyageur qui passe. Ce sont des pères de famille fort estimables, ornés chez eux de toutes les vertus domestiques, en relations avec tous les hôtels de la route, protégés par l'alcalde de leur village, et bénis par leur empereur, qui prévoit et prévèle encore une dime sur le produit de leurs courses. Tous, ayant un chez-soi plus ou moins confortable, dédaignent de se mettre en campagne sans qu'un de leurs espions leur ait signalé une riche proie. Alors leurs chevaux fourroués, arrachés à leur succulente prospérité de mai, sont sellés et bridés, leurs armes mises en état, et la *cuadriga* commence la croisière sur le passage des victimes qui lui ont été désignées. La petite ville de Tepeaca, le village de Minamantla sont les endroits, sur le chemin de Vera-Cruz à Mexico, qui mettent sur pied les bandes les plus redoutables.

Il arrive alors qu'on rencontre dans les plaines poussiéreuses de Tepeyacalmo, dans les steppes arides si bien nommées *Mal Pois*, dans les gorges terrifiantes du Pinal ou dans les forêts glaciales de Rio Frio, une horde de ces routiers, tous admirablesment montés. Leurs chevaux frémissons font jiller sous leurs pieds impatients le sable de la route, et témoignent, par des bonds prodigieux, leur fougueuse ardeur et l'inébranlable solidité de leurs cuivrières. Cœux-ci, la figure ombragée par de larges chapeaux, masqués des monceaux qui ne laissent apercevoir que des yeux éteints, tenant en main leur inévitabile facet, les excitent et les modèrent tour à tour, pour qu'un moment décisif ardour se change en frénésie, et qu'il puisse au besoin franchir un précipice pour fuir, ou se jeter pour attaquer à corps perdu au milieu du danger. Leur cœur isolé, qui n'a pour bagage sur son cheval que son sarape et sa lance, peut tranquillement passer au milieu d'eux et s'échapper un salut amical s'il ne les connaît pas, mais se faire gâter, sous peine de la vie, de témoigner qu'il puisse recouvrer l'un d'eux; il est en effet, une proie plus riche leur est promise, et ce n'est pas pour parente amie qu'ils ont quitté leurs foyers et leur famille. Puis, une fois leur coup exécuté, après avoir impitoyablement massacré ceux qui ont tenté de la résistance, ou avoir traité avec assez d'urbanité ceux qui se sont pacifiquement laissés déposséder, ils regagnent leur village, ou n'oublient pas, dans le partage du butin, l'alcalde qui leur a signé leur port d'armes, et le curé qui leur donne l'absolution.

Alman sentait qu'il n'était pas bonne à tolérer de semblables désordres quand il aurait en main l'autorité nécessaire pour les faire cesser; d'un autre côté, il ne se dissimulait pas les obstacles formidables qu'il rencontrerait pour couper dans le vif un mal qui serait devenu chronique, et cette alternative l'avait fait hésiter à accepter le poste qu'on

lui offrait. Toutefois, la partie une fois engagée, il n'était plus homme à reculer.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés sans que de notables changements n'eussent été opérés par l'énergie de son volonté.

(La suite et le portrait à un prochain numéro.)

## De l'autre côté de l'eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

Suite. — Voir vol. II, pages 6, 18, 50 et 151.

## LA VITA NOVA.

J'avais connu Fred pendant un voyage qu'il fit à Paris, où il venait prendre brevet pour une brosse merveilleuse, due aux habits, molles aux chapeaux, demi-dure ou demi-molle à volonté.

Fred avait d'autant plus le droit d'inventer une brosse qu'il avait fait ses preuves, auparavant, comme doctor-mécénus : témoign son beau traité d'*ostéologie* que je n'ai jamais lu.

Je déterminai cet excellent ami le surlendemain de notre arrivée. Il me reconnut, — probablement au sqülette, car mon visage était bien changé depuis notre dernière entrevue, — et je le trouvai tout disposé à me faire les honneurs de son pays.

Quand les premières protestations de bon souvenir furent épisées : « Eh bien, Fred, lui dis-je, comment avons-nous vécu ?

— Mais, pas mal; vous voyez. »

En effet, la maison était confortable, le parlour bien meublé. J'étais assis sur une causeuse élastique, à côté d'un piano splendide. Un domestique noir n'avait ouvert la porte; une cuisinière était venue prendre les ordres de mon ami pour le dîner qu'il voulait offrir le jour même. Or, j'avais déjà quelques notions suffisantes pour juger de ce que coûte, à Londres, un petit ménage de célibataire monté sur pied.

— Où di-di, repris-je ; vous avez abordé le côté pratique et lucratif de votre profession ?

— Pas le moins du monde.

— Alors ce sont les libraires qui... ?

— Si donc !

— Vous n'avez pas hérité ?

— Non, Dieu merci.

— Comment... la brosse aurait-elle... ?

— Ah bien, oui !... Depuis la brosse, my dear friend, j'ai rangé successivement des queues de bontons, des marchepieds d'ombrilles, des bobines à rouler la soie, deux ou trois espèces différentes de théières économiques, un pavage en cuir bouilli, pas mal de procédés pour l'épuration des huiles, tout surtout un stvon de toilette... ah ! quel savon ! sans le savon j'étais perdu... Grâce à lui, je puis attendre mon grand imprévement par la force des stuifs.

— Vraiment ? Je suis bien aise. Ce savon m'intéresse au cinquième point ; j'en userai. Comment le fabriquez-vous ?

— Je ne le fabrique pas ; et Dieu me préserve d'en user. On le fait d'après mes idées, en substituant à la grasse, qui se vend assez cher, les entrailles d'animaux, qui ne contiennent pas une base économique permettant une réduction du prix dont vous pouvez apprécier le mérite.

— Je l'apprécie... théoriquement ; mais, si cela ne vous contrarie pas trop, j'en resterai, pour mon usage personnel, à ce cosmétique suranné qu'on appelle la pâte d'amandes. Vertu Dieu ! du savon de toilette fait avec les rebuts de la boucherie... vous n'y songez pas, cher ami ?

— J'y ai un contraire beaucoup songé. C'est tout un ordre d'idées à exploiter que celui-là. Et l'homme dont la science utilise les substances regardées ayant lui comme inertes, mérite aussi bien de l'humanité que le créateur d'une force nouvelle... Mais, à part toute considération philologique, pesez celle-ci... j'ai vécu jusqu'à présent. Je serai riche l'année prochaine.

Par parenthèse, Fred a tenu parole, et plus tôt qu'il ne le croyait lui-même. L'improvisation dans la fabrication des stuifs n'est pas une jolie fortune.)

Je n'avais rien à répondre ; mais je songeais à part moi que nous vivions dans un temps fertile en miracles, où les queues de houpons soutiennent très-bien leur homme, tandis que ses plus belles inspirations n'empêcheraient pas un nouveau Lamartine de mourir de faim.

Fred devina mes réflexions, et plus tôt qu'il ne l'aurait dit, il me dit-il en me conduisant à la salle à manger.

C'est la vie nouvelle, o me dit-il en me conduisant à la salle à manger.

J'eus le honneur de lui répondre par un jeu de mots amusant, et pour la rareté du fait, je demande à le consigner ici textuellement :

— Yes, m'croisai-p... live in patents, is a new patent life !

Il faut croire que, sans m'en douter, j'étais heureusement tombé ; car mon ami parut tout étonné de me trouver tant d'esprit.

Aucune sorte d'entrailles ne fut servie sur la table, qui plait sous le poids de l'argenterie et des cristal.

## LES AMIS DE NOS AMIS.

Au dessert arrivèrent deux gentlemen que Fred avait fait venir. Il me les offrit plutôt qu'il ne nous présenta les uns aux autres : « Ce sont mes amis, je vous les donne, » me dit-il.

Et ce qu'il y a de beau, c'est qu'il disait vrai. Savant pro-

fesseur du King's College, et vous illustre architecte, je ne veux point les convenances en vous nommant ici ; mais rien ne saurait m'empêcher de proclamer hautement cette vérité désolante :

Que si, — généralement parlant, — l'accueil français a plus de grâce et de cordialité apparentes, l'hospitalité de nos ennemis naturels est bien autrement effective, bien autrement zélée, bien autrement sérieuse que la nôtre.

La différence la voici, je pense : l'hospitalité pour nous est affaire d'élegance et de bon goût ; pour eux, de devoir réciproker et d'échange bien entendu. De là vient qu'ils ont le fond et nous la forme.

Un de mes compatriotes, à qui l'on soumettait cette observation, leva les yeux au ciel comme pour y chercher une inspiration.

« La chose est simple... dit-il ensuite ; ces gens-là sont des insulaires... ils doivent une certaine reconnaissance à l'homme du continent qui traverse la mer pour les aller voir... »

Ceci pourrait être concluant, lui fut-il répondu, si l'insulaire ne traversait pas la mer pour aller voir l'homme du continent.

— C'est bien différent !... » reprit le Français d'un air convaincu.

Sur six personnes qui assistaient à cette discussion, huit s'écrieront d'une seule voix : « En effet, c'est bien différent. »

La neuvième parut se disposer à réfléchir avant de prendre parti.

La dixième dormait profondément.

Quoi qu'il en soit, — j'en atteste les terribles promenades auxquelles le professeur et l'architecte se risquaient par égard pour moi, — j'en atteste aussi les sentiments que je leur garde, — nulle part mieux qu'en Angleterre, on ne peut vérifier la justesse du vieil adage : *les amis de nos amis, etc.*

## LES THÉÂTRES.

Les affiches étaient misérables, et le marasme dramatique s'y révélait énergiquement. Pas un drame national, pas une comédie nationale, pas un opéra, pas un vaudeville anglais ! A l'Opéra, Lablache et Rubin ; à Princess-Theâtre, madame Eugénie Garcia ; ailleurs, mademoiselle Déjazet, Levassor et Bouffé ; je ne sais où, des équilibristes arabes, de petits enfants napolitains dansant des ballets obscènes ; partout des traductions de *la Part du Diable* ; enfin, un beau jour, à Drury-Lane, *Julius César*, et, le lendemain, *Macbeth*.

Personne n'a jamais readu suffisamment, à mon gré, l'impression de surprise dont on ne peut se défendre quand on entend pour la première fois l'étrange mélodie de la déclamation britannique. Sur une oreille qui n'en a pas l'habitude, cette singulière série d'abominations entrecoquées d'alliterations furibondes, ces cris, ces gargarismes étranglés, ces intonations presque toujours à eux produisent un effet consternant. Les noms propres surtout vous font sourciller. Qui diable s'avise de reconnaître Brutus dans *Brouettes*, Cassius dans *Québecus*, et César, le grand César, dans un personnage intitulé *Six-Heures*? Cependant *Julius César* je ne saurus dire aucun mal. Macready (*Maceridé*), malgré ses rires déjà prononcés, sa démarche méthodique et le hochement régulier de sa tête, rendait avec énergie et vérité les nobles inquiétudes, l'héroïque indecision de son personnage. Il y avait là, d'ailleurs, un jeune comédien, son élève, qui déclama la harangue d'Antoine de maniere à rendre jaloux O'Connell lui-même. Il se nomme Anderson ; sa figure est maigre et fière, d'un beau galbe égyptien, et animée par des yeux noirs pétillants d'intelligence. Il avait une dalmatine d'artillerie ses perles insinuations contre les meurt�irs de César, qui dès l'abord faisaient présager sa victoire. Jamais on n'a mieux dit le

All honourable men! . . .

ni avec un *crescendo* d'amertume mieux calculé pour faire effet sur la foule.

La foule, soit dit en passant, est beaucoup mieux représentée par les figurants anglais que par les nôtres. Il est vrai que les nôtres, — indépendamment de leur stupidité naturelle, — n'ont presque jamais sous les yeux le tableau d'une émotion populaire. Nous n'avons pas de *hustings*, nous ; nos élections se font à petit bruit, au fond de trois ou quatre bois, sur un tapet vert, dans une salle de mairie ou deux valises de ville entièrement le bon ordre. Il y a bien loin de là au *pell-mall* anglais, au vote à ciel ouvert, aux *hurrahs* poussés par des milliers d'électeurs enflammés, enragés, gorgés de bière et stimulés par des suffrages à coups de poing. Le figurant anglais a vu tout cela ; il a pris part à ces accès de fièvre politique ; il est chârtiste peut-être ou *repper* ; le nôtre n'est pas même garde national. De la immense supériorité du premier. Dans *Julius César*, d'ailleurs, se trouve une des plus magnifiques conceptions de la tragédie ancienne ou moderne. Je veux parler de cet entretien sous la tente où la colère impétueuse de Cassius se brise d'abord contre la résolution calme, la droiture inflexible de son compagnon d'armes, et dont plus tard cette résolution, cette droiture flétrissent à l'appel d'une ancienne amitié. Dans cette scène, chaque mot est vivant, le dialogue palpite. Comme la voix frémissante des acteurs, le vers tantôt s'élève et tantôt faiblit. Petits imitateurs de Shakspeare, partisans amourees du naturel dramatique, charlatans envers qui parodié l'athlète, montrez nous dans la vie exubérance de vos prétendues fantaisies un seul éclair de génie qu'on puisse égaler à celui-ci, et nous nous déclarons prêts à vous pardonner tout le reste.

Drury-Lane allait former : Macready, las de tenir tête à l'indifférence du public pour le drame classique (*legitimate drama*) , — c'est-à-dire, — tant les mots changent de sens ! — pour Shakspeare, Massinger, Otway, etc., etc., — Macready donnait ce jour-là sa démission de directeur. Ce fut le

rôle de Macbeth qu'il choisit pour faire ses adieux à Londres. Or, savez-vous ce qu'on a fait de *Macbeth*?... Je rougis en y songeant: on en a fait un libretto d'opéra; on y a intercalé de force une évocation infernale qui rappelle la forêt du *Freischütz* et le monstre-tête de *Robert le Diable*. On a fait descendre sur la bûcherie désolée où les seurs barbares préparent leur thé diabolique, — un peu à la manière de mame Gibou, — on y a fait descendre un *basso cantante*, des choristes graves, des choristes aigus, des choristes circonflexes; et tous ces gens-là braillent, avec des voix qui n'appartiennent, disait Odry qu'à cette estimable population :

Cuisez ensemble au fond de ce chandron,  
Aile d'orfaie, aiguillon de vipère,  
Sel de lézard, pince de scorpion,  
Langue de chien à la dent meurtrière,  
Chauve-souris, noire hotsesse de l'air,  
Aveugle ver qui rampe dans la tauge;  
Cuisez ensemble, et formez un mélange  
Aussi brûlant que le brozet d'enfer (!).

Ce que, dans le désespoir de mon âme et de mon tympan, je parodiais ainsi :

Chantez ensemble au doux bruit d'un chandron,  
*Clats* de hibou, sillements de vipère,  
Cris de crapaud, bâlements de mouton,  
Coassements de grenouille en colère,  
Unissez-vous pour entonner un air,  
Pouceaux, canards, corbeaux, rampe phalange,  
Chantez ensemble, et formez un mélange  
Bon tout au plus pour *London*... ou l'enfer.

Macready n'en fut pas moins, — entre deux chansons, — un très-habile tragedien. J'ai dit habile, et non pas autre



(Acteur anglais. — Webster.)

chose. L'inspiration manque à ce dire noté d'avance, à ces attitudes constamment nobles, et qui veulent toujours être dignes des bas-reliefs antiques. — Le rôle de Mac-Duff était mal joué, la fameuse scène du cinquième acte :

— My chelsen, too? . . . . .  
He has no children!... — All my pretty ones?

manqua complètement son effet, au moins sur moi.

Il est vrai que je commençais à être inquiet pour mon propre compte. Derrière les loges il régnait une espèce de pourtour abandonné à des gens assez mal vêtus, qui, m'ayant entendu rire en français de l'abominable musique à laquelle on a mis *Macbeth*, paraissaient m'en vouloir sérieusement. Le mot stupide, — qui m'était échappé, j'en conviens, — répond assez au *stupid* anglais pour qu'ils en eussent à peu près deviné le sens, et je l'entendais circuler avec des commentaires sans doute peu obligeants pour moi. — Heureusement le rideau, en tombant sur *Macbeth*, bien et durement immolé par Mac Duff, opéra une favorable diversion.

Je n'ous jamais vociférations, trépignements et applaudissements pareils à ceux qui partirent alors de tous les coins de la salle. Il s'éleva une poussière noire, une espèce de vapeur qui rongea les lumières des lustres. L'édifice semblait prêt à éclater, et vacillait à l'œil comme si le vertige des spectateurs eût gagné les murailles. Je compris alors dans toute son énergie l'expression poétique de *tremendous cheer*, mot à mot *effroyable encouragement*, que j'avais lu tant de fois entre parenthèses — au bas des tirades parlementaires ou des toasts politiques.

On redemandait Macready. A sa place, je n'aurais pas osé retarder d'une seule minute le plaisir qu'a cette masse humaine paraisse désirer si passionnément. La toile cependant ne se relevait pas, et les cris, les bravos, tout le sabbat

continuaient. On ne voyait plus, on n'entendait plus, on ne respirait plus que du bruit. Nous dîmes, mon compagnon et moi, sans attendre l'issue de cette bacchanale, passer au foyer pour y prendre une glace...



(Acteur anglais. — Strickland.)

*N. B.* Le foyer de Drury-Lane est le plus chaste de tous les foyers; Macready l'a nettoyé de toutes les impuretés pareilles à celles de notre ancien Palais-Royal. Ceci lui a valu, avec l'estime des honnêtes gens, un procès du propriétaire de la salle.

*2<sup>e</sup> N. B.* Les glaces sont détestables en Angleterre.

... Au bout d'une demi-heure, — seuls dans le foyer désert, et découragés par la constance phénoménale de l'espèce de pate ferme qu'on nous avait servie en guise de sorbets, — nous décidâmes à rentrer dans notre loge.

Macready n'avait point encore parlé... Les applaudissements continuaient plus furieux que jamais, et devenaient dangereux pour les banquettes. Le lustre ne jetait plus dans l'atmosphère embrasée qu'une lueur indécise et vague, celle du soleil au centre d'un équis nuage. Un de nos voisins avait bâisé sa canne en frappant contre les colonnes, et se servait des deux troncons comme un tambour de ses baguettes. Mais personne ne songeait à s'irriter contre l'idole récalcitrante. — O France! ô ma patrie, pensais-je, que de pommes cuites m'aurais-tu pas à un partieur ainsi brave dans son enthousiasme! Et j'admirai longtemps encore la patience d'Al-



(Acteur anglais. — Buckstone.)

bon, ses poumons, ses pieds et ses poings, — le tout également infatigable.

Macbeth reparut enfin. Ce thane farouche avait déposé le pain, la clamore et la toque à plume d'angle, pour revêtir l'habit noir, l'escarpin vêtu, la cravate blanche, tout l'attu-

ral enfin d'un gentleman bien élevé qui prétendait une condamnation ou un mariage. Il n'était question cependant que d'un discours d'adieu.

Ce méritoire speech, que je pourrais vous répéter tout-à-l'heure, à l'instar du *Times* et du *Chronicle*, racontait les efforts de Macready, constatait leur réussite, malheureusement incomplète, et donnait les raisons qui le décidaient à quitter la partie. Un ministre apportait sa démission aux Chambres n'aurait pu mettre dans son exposé de motifs plus de dignité, de mesure, de franchise apparente et de courtoisie réelle que ce directeur-acteur avançait sa défaite. Il faut reconnaître, à l'honneur anglais, — lorsque toutefois la possède, — une eloquence particulière dont le mérite est de commander le respect des auditeurs par le respect que l'orateur semble avoir pour lui-même. Macready nous l'en donna ce soir-là un échantillon remarquable.

A dire vrai, je trouvais un peu longues les soirées passées à étudier l'Angleterre dramatique. Pièces et acteurs, tout à cinquante ans de progrès à faire pour atteindre à l'état actuel du vendeuvre, de l'opéra-comique et même du melodrame français. Le melodrame, par exemple, tel qu'il se joue sur la rive droite de la Tamise, à Surrey et Victoria-Théâtre, ferait sourire de pitie l'ombre des Caumiez et des Pixercourt. *Le Souper de Saint-Paul* me paraissait prodigieux de conception quand je le comparais au *Guy Mannering* et au *Pilote*, — tant bien que mal découpés dans le roman de Walter Scott et dans celui de Cooper, — que je vis à ces deux théâtres. Les autres se disputaient, comme je l'ai dit, la *Part du Diable*, — ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, — initiale, démontée, emmêlée, attristée à faire pleurer M. Scrooge lui-même; plus, un petit vaudeville du Gymnase, passablement dédaigne chez nous, mais qui, chez nos voisins, faisait fureur. Cela s'appelle *Un Ange au cinquième Étage*.



(Acteur anglais. — Webster.)

Vous devinez sans peine à quels bâillements immodes résultaient souvent réduits. Un artiste de mes amis, en compagnie duquel j'assisstais à toutes ces rapsodies, imagina pour me distraire, de croquer sous mes yeux les acteurs qui me semblaient dignes de cette reproduction. Grâce à lui, je puis vous présenter aujourd'hui un des plus criqués acteurs du théâtre anglais, gros garçon, criard et bruyant, la joue éclatante, l'œil vif et la voix éclatante, c'est Bartley qu'il faut voir surtout, comme dans la comédie du *Turf*, représenter au naturel les grossiers jockeys, les chasseurs de renard, les Osbaldestone de la vieille et joyeuse Angleterre.

Il me restera à vous peindre la seule comedienne digne de ce nom que j'ai découverte à Londres, perdue dans l'obscurité d'un petit théâtre, le Strand, — une femme gracieuse et belle, qui joint à la jovialité de mademoiselle Dejazet, tempérée par une nuance de pruderie britannique, toute l'élegance de mademoiselle Plessy, et quelque peu de la finesse de mademoiselle Anais. Mais le portrait de cette ravissante personne m'a été dérobé, — j'ai honte de le dire, — par mon grave compagnon de voyage, qui en était devenu amoureux. Il parlait déjà, — cet homme marié, — de solliciter à Paris un engagement pour mistress Sterling. Aussi se nomme notre merveille. Il fallut toute ma prudence de célibataire pour l'empêcher, à cette occasion, de se compromettre. *O hymen! ô hymene!*

Farrer y rentrait à merveille la sensibilité nerveuse, la faiblesse touchante, la gaîté pâtrie et presque doulonrue du centenaire-enfant, victime des jeu de son petit-fils. Dans la même pièce, Wolster jouait avec une rare vivacité, une gaîté communicative, le rôle de Bob Lincoln, clerc d'avoué, ou, comme il le dit lui-même, « un gentleman à une guinée par semaine. »

Webster pourrait justement être comparé à Bardou, du Vandeville; Strickland le serait plutôt à Lepentre peine, quoiqu'il ne jousse pas d'une conformation tout à fait aussi exceptionnelle. Vous le voyez tel qu'il nous apparaît sous le costume du lourd grand chambellan, dans le rôle du baron Stout,

1) *Fillet of a funny snake, etc.* (*Macbeth*, act. IV, sc. 1.)

espèce de parvenu politique, essayant, à force de grands airs, de se faire une place dans les rangs dédaigneux de l'aristocratie.

Strickland est, après Farren, le meilleur père noble du théâtre anglais contemporain.

M. Buckstone a de doubles droits à l'illustration. Ce n'est pas seulement un acteur lesté et dégagé, — grimacier quelques fois, mais amusant toujours ; — c'est aussi l'auteur des plus jolies petites farces qu'on ait jouées, dans ces derniers temps, au théâtre de Hay-Market. Il excelle dans les rôles de maris justement jaloux, d'amoureux mystifiés, de dandys évaporés et joués sous jambe, dans tous les personnages enfin qui demandent de l'entrain, de la gaîté, du mouvement. Il revenait d'Amérique lorsque je le vis jouer dans deux pièces composées pour lui par lui-même : *A Kiss In the Dark* (*Un Baiser dans l'Ombre*) et *la Vie des Maris* (*Married Life*). C'est dans ce dernier personnage que je vous le présente, véritable type de *marijolle* anglais, avec sa redingote à pattes, ses bas chinés et ses escarpins à rossettes.

Mistress Fitz-Williams, — comme qui dirait, à Paris, mademoiselle Julieanne, si mademoiselle Julieanne vivait encore, —



(Actrice anglaise. — Mistress Fitz-Williams.)

revenait, elle aussi, des Etats-Unis, qu'elle avait charmés par sa bonne humeur, sa malice narquoise et l'originalité de son jeu. La voici costumée à la russe et avec la coiffure dont M. de Custine s'est tant émerveillé, dans le rôle de *la Vieille* (*the old Woman*), qui n'est point à confondre, malgré le titre et la couleur locale, avec *la Vieille* de M. Scribe.

O. N.

#### Embellissements et Constructions nouvelles, à Paris.

##### PONT DE LA CITÉ.

Vers l'année 1650 ou 1664, suivant Piganiol de la Force, on construisit un pont léger communiquant de la Cité à l'île Saint-Louis. Ce pont, bâti en bois, comme l'ancien pont de la Tournelle, l'ancien pont Royal et le pont au Change, brûlé en 1621, etc., fut appelé cependant, par exception, le *pont de Bois*; c'était une simple passerelle.

Pendant le désastreux hiver de 1709, les glaces qui s'accumulèrent sur la Seine, et la débâche qui s'ensuivit, démolirent en grande partie cette passerelle. Il fallut l'abattre entièrement en 1710; elle avait duré près d'un siècle. On mit sept ans à la reconstruire; elle ne fut terminée qu'en 1717.

Ce fut encore en bois qu'on l'édifa. Pour lui donner plus d'élegance, on peut-être plus de durée, on peignit le nouveau pont d'un bel écarlate. Cet affreux barouilat lui fit donner le nom caractéristique du *pont Rouge*; mais on admettant que cette enluminure l'embellissait, elle ne rendit pas plus solide, car il dura moins que son devancier. La Seine l'emporta au commencement de la Révolution.

Ce dernier désastre parut refroidir beaucoup les constructeurs. On resta une douzaine d'années sans songer à rétablir le pont Rouge. Enfin, en 1804, il se forma une compagnie qui entreprit la construction de trois ponts en fer sur la Seine; ce furent les ponts des Arts, d'Austerlitz, et de la Cité; elle les édifa tous trois dans un différent système de construction. Le pont d'Austerlitz fut établi pour recevoir des voitures. Quant au pont de la Cité, le centre était en fer, mais revêtu de bois; on la dispensa cette fois du barouillage rouge appliquée en 1717. Cependant cette couleur



(Pont de la Cité, nouvellement construit entre la Cité et l'île Saint-Louis.)

brillante avait tellement frappé les yeux des Parisiens que, croyant sans doute la voir sans cesse, ils continuèrent par habitude à nommer le pont de la Cité le *petit pont Rouge*. Les étrangers cherchaient en vain la cause de cette dénomination populaire, que rien dans l'aspect du pont ne semblait justifier.

L'œuvre de 1804 dura bien moins encore que celle de 1717; on s'aperçut dernièrement qu'une pile était entièrement ruinée. Il a fallu reconstruire le pont. Cette fois on ne l'a ni édifié en bois, ni peint en rouge; on a fait une passerelle suspendue, et on a cherché à harmoniser cette invention moderne avec le style de la vieille cathédrale et avec celui de la

fontaine gothique qui a été élevée pour compléter les embellissements de cette partie de la Cité.

C'est à M. Homberg, ingénieur des ponts et chaussées, qu'est due cette nouvelle passerelle. Elle a été construite aux frais de la Compagnie des Trois-Ponts, et le tarif du péage est la conséquence du privilège accordé à cette compagnie en 1804. Nous ne savons si les Parisiens, toujours frappés de la magnifique couleur rouge qu'ils ont vu briller là, il y a plus d'un siècle, continueront à baptiser l'œuvre de M. Homberg du même nom; mais nous lui souhaitons une plus longue durée que celle de l'œuvre édifiée en 1804, et même en 1717.

#### Courrier de Paris.



(Bouffé.)

Voici le mois de décembre venu, le mois sombre, le mois lugubre, le mois ruisselant de bronillard et de pluie : il est né le front dans un linceul de nuages gris, et les pieds dans

la boue ; il mourra comme il est né ; pas un faible rayon, pas un pâle sourire du ciel ne se glissera dans les plis de son manteau, et ne viendra égayer sa tristesse. — On se plaint

de la mauvaise humeur et de l'air maussade de ce mois-là-métable; écoutez toutes les rudes apostrophes dont on saut arrivera; entendez toutes les reproches sans pitié qui l'accompagnent partout, à toute heure, à toute minute, depuis le jour de sa naissance jusqu'à son dernier jour; c'est une myriade d'insultes et de malédictions : mon Dieu, quel mois ! quel vilain mois ! quel triste mois ! quel horrible, quel épouvantable, quel détestable, quel exécrable mois ! — Voilà ce qu'on en dit, et décembre se laisse dire; on vait, au fond, qu'il sent son fâche, et que lui-même ne se trouve véritablement ni gai, ni gracieux, ni aimable, ni souriant. Il n'y a rien de plus qu'il n'avoir le sentiment de sa tristesse et de sa difformité; on a plus la force de repliquer un mot ni de se défendre; on baisse les yeux, on se blottit dans un coin, le corps droit, les bras pendus, le regard timide, la lèvre pâle; et volontiers vous cacheriez-vous dans les entrailles de l'enfer si quelque démon phosphorescent vous offrait le refuge d'une trappe tout à coup entr'ouverte, avec accompagnement de *tam-tam* et de pour rétrécir, comme à l'Opéra.

Décembre aurait cependant d'excellentes raisons à donner pour justifier sa tristesse et faire absoudre son vêtement de deuil. Cette hypocorde qui le caractérise, cette escorte de images sombres et de pluie lugubre où il vit et meurt sans rémission, vous lui en faites un crime; eh bien! toute cette pompe funèbre lourde au contraire à l'élégie de ce pauvre infortuné-décembre. Vous êtes bien noir, huidites-vous, bienlumière, bien lamentable. — Que voulez-vous donc qu'il fasse? n'est-il pas dans son rôle? n'est-cepas lui qui conduit le deuil de l'année? n'a-t-il pas vu mourir successivement, et un à un, onze de ses frères bien-aimés : janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre? Ne reste-t-il pas le douzième et le dernier de tous, pour leur rendre les honneurs suprêmes, les bénir, faire croiser leur tombe, les eusevelir, et s'enterrer lui-même après eux? — Il est souffre! — Parlent, je le crois bien, ou le seraït à moins. — Lamentable! — Au milieu du trepas de tous les siens, et si voisin de sa propre mort, — Humide! — Ne voyez-vous pas que ce sont ses larmes, et n'est-il pas juste qu'il pleure le désastre et la fin de toute sa maison? Vaudrait-il mieux que cet honnête mois de décembre fit comme les veuves de ce pays-ci qui se parent, sourient à tout venant, et passent du *De profundis* au petit souper, à l'Opéra et au bal, avec une aisance et une grâce qui font l'éloge de leur philosophie, mais doivent causer quelque tristesse à l'ombre du défunt. Décembre a plus de cœur que cela : il fait les choses en conscience, s'attriste, se voile, pleure des torrents de pluie, et enveloppe le ciel et la terre de jours semblables à des nuits.

Toutefois, il a l'âme bonne et ne ressemble pas à ces morbides, eurgâts de mourir, qui voudraient que le monde entier hui avec eux. Décembre comprend que d'autres vont naître après lui ; il voit poindre une année nouvelle, des jours nouveaux, et emploie les dernières heures qui lui restent à leur préparer une gracieuse réception, à fleurir et sucer leur naissance, à orner leur berceau de présents, de galanteries et de douceurs. Si décembre est melanœdique, il n'est pas aveugle. Voyez comme au milieu de sa tristesse, au milieu de ses préoccupations funèbres, il songe déjà à l'année 1844 qui le pousse en terre de minute en minute, et bientôt aura pris sa place. Le peu de temps qu'il a encore devant lui, décembre s'en sert pour donner l'éveil à la marchande de modes, au bijoutier, au confiseur, au luxé, au caprice, à la fantaisie : « Alors sus ! leur dit-il ; je touche à mon dernier soupir, cela est vrai ; mais regardez à l'horizon, cette jeune année qui s'avance au bout du bâti et de la musique ! Faites-lui bon accueil ; apprêtez, pour recevoir, ces mille riens ruinex dont Paris tient fabrique ; qu'en ouvrant les yeux, qu'a son peunier pas, elle soit accablée de présents, de drôgues et de bâissons ! »

Déjà, en effet, la ville se pare, le magasin étale ses trésors les plus riches et les plus tentants; Suisse et Girou communient à lutter de recherche et de magnificence; et les jeunes femmes au pied furtif, les jeunes gens à la botte vernie et au poil retroussé jetent en passant un regard d'interrogation dans les profondeurs de la boutique, et sur la glace transparente. L'or et le diamant émergent... Sonnent les cloches, 1415 feu! 1416 venez courir! Jetez à l'un une pellefée de terre et une oraison funèbre; en l'honneur de l'autre, distribuez

1845 trépassera sans grand éclat, comme il l'a vécu : près de nous quitter, il n'a inventé ni plaisir bien neufs ni nouvelles bêtes pour pâtures pour assaisonner ses adieux. Ce qu'on faisait hier à Paris, on le fait aujourd'hui, on le fera demain, et je n'aurai peur que l'an cela 1844 ne ressemble à 1845, et ne passe par les vieux sentiers où échut-ici à marche. Paris est un vieillard qui rabâche, un homme blasé qui, ayant goûté de tous les mets, savouré tous les vins, essayé de toutes les idées et de tous les plaisirs, ne prend plus même la peine de changer : il fait toujours le même geste, il dit tous les jours la même chose, il traverse les mêmes rues, jone les mêmes fourranchet et met le pied sur les mêmes pavés. Où est le Paris capricieux, entreprenant, mobile, vif et prompt comme l'éclair ? — Que vontiez-vous ? on n'est pas toujours jeune, et les fôts détachés poussent à la malen-

Né me demandez donc pas : Qu'y a-t-il de nouveau? que peut-il y avoir de nouveau? Les maisons sont à six étages; l'asphalte dalle les boulevards, le fiacre se paie à l'heure ou à la course; les boutiques s'ouvrent le matin et se ferment le soir; les tuyaux de gaz sont clos à minuit; le garde national fait sa guérison à la matrice; on naît, on meurt, on est malade, on se guérit; il y a des voisins qui médisent du voisin, des épous bieu assortis qui s'arrachent les yeux, et des gens qui jouent

Vous venez du nouveau? — Nous avons en vingt concerts cette semaine. — Hélas! rien de moins neuf qu'un concert. — Comment? la salle Vivienne? la salle Herbe? la salle Pleyel? l'Athénaïe? l'hôtel de M. Jules de Castellane? le violon, le piano, le cor, la flûte, la violoncelle, le hautbois, le dum, le

choir, le quatuor, la romance ! — Eh ! mon ami, tout cela est vieux comme les rues.

— De grâce, que faut-il faire pour vous donner du nouveau? Voulez-vous jouer à la bombolette! — O ciel! — Au whist! — Ah! Dieu! — Dinosaures. — Je ne fais que cela. — Canons. — Quoi de plus vieux que la parole? — Dormirons. — La belle nouveauté! — Regardons courir l'ean. — La rare invention!

— Eh bien ! vous allez me suivre au Théâtre-Français. — Corneille et Moléne ne sont pas nés d'hier, et leurs successeurs d'aujourd'hui sentent déjà le ranç. — Vous écouteriez bien un rameville ? — On jouait le vandeuvre avant le déjeûne, et Noé en avait dans l'arche. — Voyez cependant comme la fome s'agine et se hâte ; certes elle n'est pas envieuse et blasée comme vous ! — Où contez-vous aussi ? — Au théâtre des Variétés. — Suivons-la, soit ! Ici ou là, la ou ailleurs, que m'importe !

Cette multitude curieuse qui se presse depuis huit jours au théâtre des Variétés, c'est Bouffé qui l'occupe et fait l'Affre. Le grand acte est arraché : Bouffé a rompu publiquement avec le Gymnase, son fidèle compagnon de quinze ans. Qu'on parle maintenant des vieux amis et des vieilles amitiés ! On se prend par hasard, on se garde par habitude, et puis l'on se quitte un beau jour pour un intérêt, pour un caprice, pour un ho-  
chement de tête. — Connaissez-vous cet homme qui passe là-jas ? vous dit quelqu'un, en vous montrant du doigt votre ancien et longtemps votre meilleur ami. — Moi ? je ne l'ai jamais vu ce monsieur. — De même. Bouffé passera devant le Gymnase et sur le boulevard Boum-Nouvelle sans tourner seulement la tête de ce côté, sans se souvenir que c'est là qu'il est né ou quelque sorte, qu'il a grandi et que la gloire lui est venue.

Ce n'est pas que nous voulions accuser Bouffé d'ingratitude; le Gymnase et Bouffé étaient les l'un de l'autre; c'est un traité de rupture au bas duquel les deux intérêssés, le théâtre et la comédie, ont apposé leur signature de tout leur cœur. Mais comment en étaient-ils venus à ce point d'antipathie réciproque, après une liaison si ancienne, si étendue et si utile pour tous deux? Que vous diriez? Une longue colabitation amenant la lassitude, et, ce qui détruit les associations les plus solides en apparence, certains embarras d'affaires, la prospérité décroissante et la mauvaise humeur, conséquence de la mauvaise fortune, Bouffé et le Gymnase, au milieu de la grande bataille du théâtre et des auteurs, déclinaient en effet de compagnie, et voyaient leur lustre s'éclipser.

Je ne sais ce que deviendra le Gymnase sans Bouffé, mais il est clair que Bouffé se passera parfaitement du Gymnase. Bien plus; cette séparation semble le ranimer et le rajeunir; on dirait d'un prisonnier qui a brisé sa chaîne et qui chante à travers champs et cabriole. Il fait le voix à son début avec Variétés; ce n'était pas le Bouffé triste et maladif de ces derniers temps, mais le Bouffé alerte, éveillé, ingambé, joyeux; jamais le gamin de Paris n'avait eu plus d'entrain, plus de jeunesse, plus de verve, plus de cœur, plus de malice; jamais il n'avait mis plus de légèreté dans son étourderie, plus de sensibilité dans son dévouement et dans ses larmes; aussi le succès a-t-il dépassé toutes les espérances; Bouffé a pris possession du théâtre de Potier et de Vernet au milieu des bravos et des couronnes. Sans doute il en coûte un peu cher au directeur M. Nestor Roquellan; cent mille francs de décit, c'est bien quelque chose; mais la où la vogue arrive, cent mille francs ne pèsent pas un denier.

Faute de pouvoir vous envoyer Bonlè en personne, timbré et sous bande, *l'Illustration* vous gratifie de son portrait; c'est toujours quelque chose. Cherchez dans notre esquisse le comédien spirituel, ingénieux, délié, fin, mélancolique, et souriant d'un sourire si voisin des larmes.

On a beaucoup parlé de Janus, et même on en a fait un dieu; le beau dieu que voilà! A qui bon faire tant d'embarras pour un personnage à double face, et cela valait-il la peine de le canoniser? Que direz-vous donc de Bouffle, qui se multiplie, et se métamorphose, et prend tant de figures différentes; tantôt gamin de Paris, tantôt enfant de troupe, tantôt honnête Baptiste, tantôt le pauvre Jacques; ici pleurant, la souriant, le ridicule et la passion, le drame et la comédie?

Bouffé a été le grand succès et l'intérêt capital de la semaine ; on s'est plus occupé de Bouffé que de M. de Polignac lui-même qui vient de paraître ici et de disparaître aussitôt devant les susceptibilités et les soupçons de la police. M. Berriyer, de retour de Londres depuis trois jours, n'a pas fait une plus heureuse concurrence que le ministre de 1850 à la vogue du *Gamin de Paris* ; quelques vieux hôtels du faubourg Saint-Germain ont pu s'émondir de son arrivée, comme d'un souvenir et d'une espérance ; mais on ne dit pas que le peuple et la foule, se soient assemblés pour aller à sa rencontre, comme ils se précipitent aux représentations de Bouffé. Or, c'est le peuple, c'est la foule qui constatent le succès des comédies politiques ou non politiques ; il n'y a pas de bonne chance s'ils ne font que peu d'abord et ne battent ensuite des mains au dénouement.

A Rouen, ils ont battu des mains pour M. Beuzeville, qui n'est pas le due de Bourdeau, bien s'en faut. M. Beuzeville est un soifer d'étais dont nous avons déjà parlé, et qui tout à coup s'est évidé poète, non pas poéde pour rire, poete des petits vers, comme l'Orente du *Misanthrope*; une tragédie en cinq actes, munie de tons ses alexandrins, est le fruit des veilles poétiques de M. Beuzeville. Or, une tragédie ne batte pas. Celle-ci a pour sujet *Spartacus*. Le Théâtre-Français, où se le rappelle, avait accueilli avec bienveillance l'œuvre du jeune ouvrier, mais cet accueil était plutôt un encouragement qu'une approbation complète. Il fallait remanier la pièce, corriger les vers, changer des scènes, donner enfin à *Spartacus* tout ce qui lui manquait encore. Ce n'est pas le courage, la résignation et la modestie qui ont fait faute à M. Beuzeville, il aurait bien volontiers suivi les avis de messieurs les comédiens ordinaires du ro; mais le peu de poésie ayant fait de savou si, tout imparfaite qu'elle

était, sa tragédie donnaient vraiment des espérances; il a donc conduit *Spartacus* à Rouen, et *Spartacus* n'a pas eu à s'en plaindre: l'on a vivement applaudi les scènes intéressantes, de beaux vers, de nobles sentiments, du moins le journal normand le dit. — M. Beuzeville est né en Normandie, et l'on pourra croire que la mère a eut quelque indulgence pour son fils; même un peu de faiblesse et d'aventurier ne surprendront pas; mais, dans cette occasion, l'amour maternel ne semble pas avoir empêché l'esprit du juge. Le critique rouennais mèle des observations à ses louanges, et l'onien sans doute en aura fait autant. C'est une excellente méthode pour bien élever les enfants et les poètes. Le talent naissant de M. Beuzeville méritait en effet de ne pas commettre par être avantageablement accusé de caresses pour l'honr et avorter ensemble comme un enfant gâté. Avec un régime fortifiant, il deviendrait homme, nous l'espérons.

Nous l'avons deviné, les ambitions littéraires s'ont tout autour de l'Académie, c'est à qui prendra d'assaut le fauteuil de M. Campion. Les assaillants les plus intrépides et qui portent le plus haut leur bannière sont M. le comte Alfred de Vigny, M. Sainte-Beuve et M. Saint-Marc-Girardin, vaincu ensuite M. Vatout, bibliothécaire du roi, qui frappe à la porte de l'Académie depuis longtemps, comme ces locataires nocturnes à qui le concierge refuse d'ouvrir, bien qu'ils cardinalement soient rebelle et à coups redoublés. La bataille s'engagera vivement entre ces trois candidats; le reste n'est pas sérieux, pas même M. Edouard d'Anglemont.

M. Liadères aurait bien aussi quelques velléités de se mettre sur les rangs; mais, pour se décider, il attend le succès de la fameuse comédie dont on s'occupe si fort depuis quinze jours: *les Editions flottantes*. La semaine dernière, cette comédie était encore à l'état de logogriphie, et nous en cherchions le mot: ce mot fut trouvé, et ce mot est Liadères; on avait cependant couru sur le mystère le plus profond jusqu'au jour de la première représentation; mais ni son succès à Paris est comme une bouteille de fine liqueur livrée à l'air et qui s'évapore; on a beau chercher, personne ne peut dire qui a été le premier le bouchon. Quoi qu'il en soit, M. Liadères est éventé; tout Paris désigne l'officier d'ordonnance et le député comme l'auteur de la comédie en question; il n'y a donc plus aucune espèce de mérite à la dire, on ne se donne pas même par le plaisir d'une indiscretion; aussi les femmes n'en parlent-elles plus.

Croiriez-vous une chose? madame Cinti-Damoreau a quitté Boston et va à la Havane. Donc rossignol, pour traverser ainsi les mers, es-tu devenu alcyon?

## Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS

1815. — NOVEMBRE



*La Tutrice ou l'Emploi des Richesses*, comédie en trois actes de MM. SCRIBE et DUPORT (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — Daniel le Tambour (GYMNASIE).

Le mot tuteur et tutrice a un air rébarbatif; dans un tuteur, la comédie a coutume de ne voir qu'un vieux barbon, goutteux, quinzeurs, maussade et avare, quelque Cassandre ou quelque Bartholo, fort à charge aux vives Rostines et aux galantes Isabellas; la tutrice a dit en souffrir logiquement; et il semble difficile qu'une tutrice, à son tour, ne soit pas quelque peu respectable et domptante. Mais on connaît M. Scribe; M. Scribe n'aime pas à se trainer dans la tradition; c'est l'homme aux surprises. Il lui est arrivé plus d'une fois, dans ses charmantes esquisses du Gymnase, de montrer de jeunes et aimables tuteurs, des tuteurs très-gaillants, très-tendres, faisant tout exprès pour être adorés des pupilles. Voici maintenant qu'il nous donne une tutrice de l'âge d'une jeune-prémière, et point du tout maussade.

Elle s'appelle Amélie de Moldaw. Quant à son titre de tutrice, il est plutôt de pure bienveillance que strictement légal. Voici le fait.

Un vieux feld-maréchal, le comte de Wurtzbourg, est oncle d'un varien de neveu, son héritier naturel. Laisser sa fortune, c'est-à-dire trois ou quatre millions, à un tel drôle, c'est jeter une brelis dans la gueule du loup; en un tour de dent les millions seront absorbés. Pour éviter cet appétit vorace, le feld-maréchal nomme Amélie de Moldaw, la fille d'un de ses compagnons de guerre, sa légataire universelle; voici venir due qu'il déshérite son neveu. Après quoi, le bonhomme meurt; que la terre lui soit légère!

Amélie accepte le legs; mais ne croyez pas que ce soit par cupidité; tout au contraire. Ces biens immenses, elle les conservera avec honnêteté, avec soin, comme un vertueux tuteur veille à la fortune d'un mineur étourdi, pour la lui rendre intacte quand la sageuse lui sera venue.

Or, comment corriger ce fil de Léopold de Wurtzbourg? comment le convaincre que ses richesses sont faites, non pas pour les perdre solennellement dans dissipations et en extravagances, mais pour les faire fructifier honorablement pour soi, utilement pour les autres? Telle est cependant la tâche qu'entreprend Amélie, et vous avouerez qu'on ne s'attendait guère à ce cours de morale de la part d'une jeune fille de vingt ans.

Elle trouve naturellement dans Léopold un disciple peu docile. Léopold a beaucoup plus de penchant pour ces demoiselles de l'Opéra que pour autre chose, et l'ordre lui semble bien maussade, en comparaison du désordre. D'ailleurs, pour qui Léopold éconterait-il les remontrances d'Amélie? N'est-ce pas elle qui vient de lui enlever l'héritage qu'il croyait déjà tenir, et sur lequel il avait fondé tant de charmants rêves de plaisir? Donc, non-seulement il décline la compétence d'Amélie en fait d'éducation, mais il se croit en droit de la faire, aussi bien que feu son oncle. Et pour témoigner aux vivants et aux morts cette brame profonde et le cas qu'il fait de leurs leçons, Léopold se promet d'être plus mauvais sujet, plus dissipateur que jamais; il fera des dettes, il passera sa vie follement; il épousera la Fredoline, illustre danseuse de l'Opéra! En un mot, il compromettra de son mieux le nom des Wurtzbourg.

Léopold le ferait comme il le dit, si Amélie n'était pas là pour l'arrêter dans cette voie de perdition. Que fai-elle? Elle achète tout simplement des créanciers de Léopold de bonnes lettres de change, et en vertu de ce titre en règle, fait arrêter notre étourdi, qui va tout droit en prison méditer sur la fragilité des héritages et sur les dansesuses de l'Opéra. Il est d'abord furieux, et maudit Amélie de plus belle; si bien qu'il en fait une grosse maladie. Mais être toujours furieux ou malade, c'est une triste position à vingt-cinq ans. La méditation arrive donc après la rage, et après la méditation viennent la santé et le sens commun. Léopold se décide à être raisonnable, mais c'est encore par vengeance: il veut qu'Amélie lui la preuve qu'elle ne lui a rien pris en lui prétendant les millions de Foule, et qu'il sait fort bien s'en passer.

Il étudie le droit et devient un avocat distingué; cela s'apelle se venger noblement, et vous conviendrez que cette vengeance vaut un peu mieux que la première, qui consistait à se ruiner et à se déshonorer.

On suit le procédé de Marivaux, et de M. Scribe après lui; M. Scribe et Marivaux ne mettent les gens aux prises, et ne les font se hâter d'abord, que pour les faire s'adoucir ensuite; telle est la conclusion de la guerre de Léopold de Wurtzbourg contre Amélie de Moldaw.

En retrouvant Amélie, Léopold est tout inquiet d'éprouver je ne sais quelle espèce d'émotion qui n'est plus tout à fait son antipathie d'autrefois. Cependant il résiste, et veut lutter

encore; mais, à force de résister, les plus braves souvent succombent: c'est ce qui arrive à Léopold, surtout lorsque Amélie convaincra de sa conversion. Je dévoile à lui, et explique tout le secret de sa conduite; alors, en effet, dans cette femme qu'il a longtemps soupçonnée d'avidité, de mauvaise foi, et de pis encore, Léopold trouve une bonne et charmante fille, dévote, désintéressée, vertueuse, qui a voulu le sauver de ses propres folies, et, le voyant complètement corrigé, lui restitue toute cette fortune dont il saura faire désormais un bon emploi. A quoi bon vous dire que Léopold, émerveillé, attendri, vaincu, tombe aux pieds d'Amélie, et que bientôt nous célébrerons les noces dans le château du vieux maréchal de Wurtzbourg? cela va de soi-même.

Quelques hors-d'œuvre d'un goût équivoque, des développements excessifs au début de la comédie, certains mots et certains détails manquant d'une suffisante délicatesse, avaient causé, le premier jour, certains petits désagréments à la *Tutrice*; mais MM. Scribe et Dupont ont, dès le lendemain, remédié au mal, et l'ouvrage, sans être un des plus heureux et des plus spirituels du second et habile auteur, se fait écouter maintenant sans obstacle et même avec plaisir. Il est agréablement joué par mademoiselle Plessis, Pravost, et mademoiselle Brohan.

— Le Gymnase, veuf de Bonfié, a songé tout aussitôt à le remplacer. Le jour même où Bouffé faisait, au théâtre des Variétés, une triomphale entrée, M. Delmas s'essayait au Gymnase dans un rôle destiné primitive au célèbre comédien. M. Delmas a réussi; c'est un acteur exercé, à qui il manque peu de distinction, mais qui a du métier, de la verve, de l'intelligence, de la chaleur. C'est déjà beaucoup, et, avec cette première mise de fonds, on peut faire son chemin.

Pailleurs, M. Delmas n'avait pas précisément besoing, cette fois, des belles manières d'un homme comme il faut: il a débuté par le rôle d'un tambour. Or, ce tambour s'appelle Daniel; il est brave, il est sensible : figurez-vous le tambour modèle. Sa bravoure, Daniel l'a montrée souvent, sur les champs de bataille, et dernièrement en Afrique, au col de Monzaïa; quant à sa sensibilité, voici à quoi il l'emploie :

Tout tambour qu'il est, Daniel est le père d'une charmante fille. — Et la mère, une vivandière? — Non pas, morble! la mère est une marquise. — Comment cela se peut-il? — Pardon; mais l'histoire serait trop longue à vous contez. Or, cette fille charmante, Daniel veille sur elle et revient tout exprès d'Afrique pour faire son honneur. Vous comprenez bien qu'il n'ose pas lui dire qu'il est son père, un simple tambour! mais il fait mieux: il l'arrache à l'inimitié d'une méchante famille qui en veut à son bien, et lui donne pour mari, à la place d'un homme qu'elle hait, un joli petit conte qu'elle aime; après quoi il reprend son tambour, fait un roullement et retourne en Afrique, la larme à l'œil, mais sans avoir dit son secret.

La pièce, l'auteur M. Auveray, Delmas le débutant, et mademoiselle Rose-Chéri, ont réussi avec accompagnement de bravos et de larmes.

### Histoire de la Semaine.

L'attention s'est, cette semaine moins que jamais, portée sur ce qui peut se passer en France. La province n'est occupée qu'à rédiger les pétitions qu'elle veut remettre à ses députés avant que ceux-ci montent dans la voiture particulière dans la malle-poste, dans la diligence, dans le wagon où dans le bateau à vapeur qui doit les amener à Paris. Quant à la capitale, elle se creuse la tête à chercher douze noms à inscrire sur chacune des listes des douze arrondissements pour l'élection des matres et adjoints, fonctionnaires sans fonctions, archivistes purs et simples des actes de l'état civil, qui n'ont pas assez d'attributions pour pouvoir faire le bien, mais qui, par force d'inefficacité, arrivent quelqu'chose à l'empêcher. Les circulaires des candidats se croisent et tont ployer l'électeur sous leur poids. Mais, en vérité, pour l'homme qui ne fait partie d'aucune cotière de quartier, il est bien difficile, au milieu de tous ces prétendants à l'écharpe municipale, à l'habit brodé, et, pour tout dire, à la décoration qui fait partie obligeant du costume, il est bien difficile de dégager l'inconnu. Cependant la loi nous condamne à reconnaître douze fois cette pénible opération auprès de laquelle les rhums que *l'Illustration* donne à deviner ne sont qu'un jeu! — Les nouvelles d'Afrique sont venues remplir un peu le vide que le manque d'évenements intérieurs ont laissé dans nos feuilles politiques. La brûlante et heureuse expédition du général Temporeau demande un récit spécial qu'on trouve dans ce même numéro; quant à la défection d'un chef-juge, dont nous avons déjà parlé, et à la trahison dont une tribu des environs de Constantinople aurait en sa faveur de la part du gouverneur de cette province, les femmes officielles n'ont jusqu'ici donné aucun renseignement à ce sujet, sans doute pour plus à même de répondre avec exactitude aux faits précisés qui ont été mis en circulation. — Notre mission de Ghêne s'est enfin déterminée à s'embarquer sur l'escadre qui doit la conduire dans le Céleste Empire. Elle attendrait probablement prendre ce parti qu'Old-Nick eût fait paraître ses premières livraisons de la *Chine ouverte*, qui vont lui servir de *Guide de l'étranger*, et qui vont permettre en même temps aux souscripteurs casaniers de faire, sans se déigner et sans redouter, eux, aucun inconvénient, le même voyage que M. de Lagrenée. L'empereur chinois nous ayant fait la gracieuse de nous adresser son portrait, nous avons cru devoir, en échange lui envoyer celui de notre ministre plénipotentiaire: nous les douurons lors deux aujourd'hui à nos lecteurs. — La

nouvelle s'est répandue que deux Français de la légion que nos nombreux compatriotes ont formée à Montevideo pour défendre leurs personnes et leurs biens, avaient été pris par le général Oribe, torturés et matés, que leurs têtes avaient été exposées, le ministère fit annoncer que des explications seraient demandées à ce sujet. En effet, un des bâtimens de notre escadre de la Plata fut dépecé dans ce but à Buenos-Aires. Qui en est-il avenu? C'est encore une incertitude que les feux du gouvernement ont à faire cesser. D'après le *Patriote Français*, journal qui se publie à Montevideo, M. Arana, ministre de Rosas, aurait, en substance, répondu à M. de Ludre, notre ministre près de la république argentine: « Les deux individus sur le sort desquels vous réclamez étaient du nombre de ceux que MM. Pichon, consul français à Montevideo, et l'amiral Massien de Clerval, commandant de l'escadre française, ont déclarés officiellement *n'être plus Français*, pour avoir, sans l'autorisation du roi, pris du service militaire à l'étranger. Que signifie dès lors votre réclamation? » Nous ne savons jusqu'à quel point la déclaration de MM. Pichon et Massien de Clerval serait regardée comme nous engageant, alors même, ce que nous ne croyons pas, qu'elle aurait été faite; car il est bien constant que des hommes placés dans la nécessité de la légitimité et de l'immédiate défense personnelle, à Montevideo, où ils sont bloqués, ont quelque chose de mieux et de plus pressant à faire que d'attendre de Paris l'autorisation de prendre les armes. D'après le *Times*, au contraire, les deux Français seraient morts des blessures qu'ils auraient reçues en combattant, et leurs cadavres auraient été matés par les Montevidiens eux-mêmes, pour augmenter l'ardeur de leurs auxiliaires et leur rendre l'ennemi plus odieux. De ces deux versions, quelle est la vraie?

Bien des yeux sont en ce moment tournés vers l'Angleterre. L'attention qu'on a prêtée à l'accident qu'y ont reçu M. le duc et madame la duchesse de Nemours, aux hommages que sont venus leur rendre les ministres des puissances étrangères et, parmi eux, le ministre de Russie, qui a donné son nom à la lumineuse convention de juillet 1840, M. de Brunoy, cette attention a fait son temps. La visite que la reine Victoria vient de rendre à sir Robert Peel serait elle-même oubliée si les journaux anglais n'avaient fait graver et ne reproduisaient pour leurs lecteurs le wagon-salon qui a transporté leur souveraine et le prince Albert. Mais le fait qui éveille le plus la curiosité anglaise en ce moment et qui, de ce côté du détroit, est de nature à faire naître également la nôtre à des titres divers, se sont les réceptions, les petits levers de M. le duc de Bordeaux, ses entrevues avec les pèlerins de la légitimité qui ont entrepris tout exprès ce voyage, et les harangues plus ou moins mesurées qu'on lui ait adressées. Plusieurs journaux français s'en émeuvent et annoncent qu'on ne peut manquer, à la tribune de la Chambre, de demander compte de leur démission par les députés qui ont été grossis la cour du petit-fils de Charles X. Ce qu'on nous paraît devoir résulter le plus certainement de tout cela, c'est tout simplement une discussion d'adresse fort animée. Du reste, on est fort curieux de savoir quelle réponse sera faite au prince voyageur quand il demandera à faire sa cour à la reine. Un ministre étranger lui a porté les félicitations de son souverain; c'est le ministre du roi de Hanovre. — Le ministère anglais et les accusés irlandais se trouvent avoir un répit de six semaines, par l'ajournement au 13 janvier qu'ont prononcé les quatre juges de la Cour du banc de la reine (1). En attendant, le cabinet fait imprimer dans ses journaux qu'en définitive, s'il n'obtient pas une condamnation, cela ne fera que démontrer plus évidemment au Parlement la nécessité de lui accorder des mesures coercitives. On voit qu'il s'arrange d'avance pour ne pas paraître trop désoeuvré dans le cas d'un acquittement. Il croit aussi devoir découvrir de temps en temps des conspirations et des dépôts d'armes, pensant que cela ne saurait faire de mal sur l'esprit des jurés. — Les élections américaines ont définitivement pris couleur, et l'opinion démocratique est sûre aujourd'hui d'une grande majorité. Nous désirons, sans nous en flatter beaucoup, que quand le parti vainqueur aura installé

(1) L'honorable Edouard Pennefather, président de la Cour du banc de la reine, en Irlande, est dans sa soixante-dixième année. Il a débuté au barreau vers 1796, et a été longtemps l'un des premiers avocats de son pays. Quoique ne en Irlande, on assure qu'il ne dissimule point sa predilection pour l'Angleterre. Un fait qui semblerait venir à l'appui de cette opinion, c'est que, depuis plusieurs années, toutes les propriétés qu'il a achetées sont situées sur le territoire anglais. Il est inutile de dire qu'il est conservateur.

L'honorable Charles Burton, second juge, n'est pas Irlandais. C'est John Philipp Carran qui, ayant connu les plus grandes espérances de son jeune talent, l'envoya à l'Angleterre et le protégea dans ses débuts au barreau irlandais. Il appartient au parti whig. On lui reproche toutefois d'avoir aidé de son crédit et de son argent la candidature de son gendre, M. West, qui est conservateur.

L'honorable Philippe Cecil Crampton, troisième juge du banc de la reine, a soixante ans. Il s'est fait de bonne heure une haute réputation de talent au collège de l'Université irlandaise. Il a été professeur de droit au collège de la Trinité. Il a siégé, comme membre de l'opposition, à la Chambre des communes, et sous l'administration whig. Il a exercé les fonctions de secrétaire général. Il a de tout temps professé à l'égard d'O'Connell une vive antipathie, et O'Connell, comme on doit le penser, la lui rend bien. C'est un des champions les plus actifs de la grande cause du tempérament. On rapporte que, volonté donner au père Matthews un gage relatif à sa loi, il fit un jour visiter tous les vins que contenait sa cave (et elle était célèbre parmi les amateurs) dans un ruisseau qui traverse sa villa près Bray, dans le comté de Wicklow.

L'honorable Louis Perrin, quatrième juge, est d'origine française. C'est la revocation de l'ordre de Nantes qui a force sa famille à se naturaliser en Irlande. En 1851, il a été élu, à Dublin, membre du Parlement. Il est whig. Sa probité, son savoir et son sens le font respecter de tous les partis. Il a plus de soixante-dix ans.

au Capitole de Washington, son influence à la place de celle des whigs, il entende mieux que ceux-ci les véritables intérêts des États-Unis, et abroge cette législation de domaines qui équivaut en quelque sorte à une prohibition générale. —

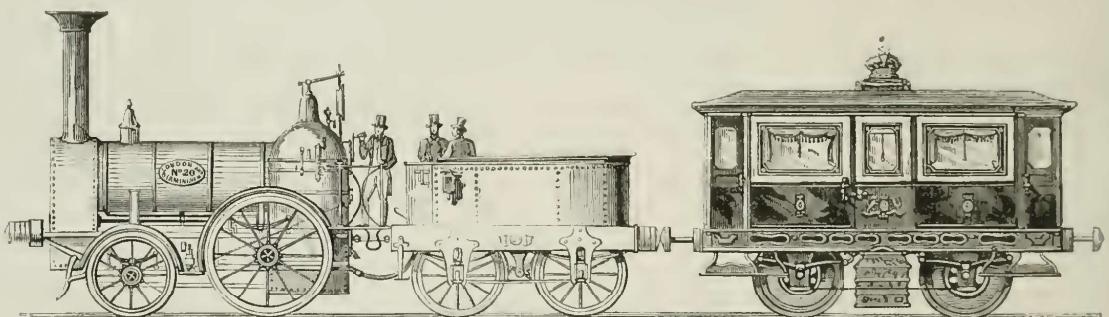


(États-Unis. — Le Capitole de Washington.)

Le roi Othon a ouvert, le 20 novembre, l'Assemblée nationale par un discours qui eût été plus convenablement prononcé le premier jour de l'an. L'allocution royale est toute

en sonnailles et en vœux que les députés ont dû croire sincères. Tous les membres du corps diplomatique assistaient à cette séance, à l'exception du ministre de Russie. — Les

nouvelles anglaises de Chine sont peu favorables. Le comptoir nouveau ne fonctionne guère, et les ports sont encombrés de marchandises anglaises qui ne trouvent pas d'écoulement. D'un autre côté, des fieuvres très-dangereuses exercent leurs ravages sur les Européens, et l'île de Hong-Kong est infestée de vagabonds, de voleurs, de rats et de plusieurs espèces de vermine qui s'entendent parfaitement pour en rendre le séjour insupportable aux *Barbares*. — Si nous voulions parler de Pénins, il nous faudrait enregistrer des assassinats nouveaux à la suite de ceux que nous avons déjà annoncés, tracer des noms aussi peu commodes à écrire qu'à prononcer, et avec lesquels nos lecteurs n'ont nul intérêt à faire connaissance. Le général Ventura n'est point, comme on l'avait dit, prisonnier dans une fortresse. Le général Avitabile est également parvenu à se mettre en sûreté. Lord Illembrough n'a pas encore annoncé l'intention d'intervenir, mais il fait réunir une armée considérable sur le Soudan, et cette mesure la mettra à même de menacer on d'autrui selon que les intérêts anglais le demanderont. — Nous avons gardé pour la fin, comme on fait des énigmes, les innombrables intrigues qui se croisent en ce moment en Espagne. On a vu précédemment M. Lopez résigner le pouvoir dont, malgré ses concessions ou peut-être plutôt par suite de ses concessions, le général Narváez et le personnel qui entoura l'innocente Isabelle étaient arrivés à lui rendre l'exercice impossible. M. Olozaga lui a succédé et a débuté par une déclaration constitutionnelle, par un discours plein de bonté, et par un ajournement de la réorganisation des gardes nationales et des municipalités, provoquée par le ministère qu'il venait de remplacer. Il pensait qu'il y en aurait pour tous les goûts; et, en effet, ses paroles pouvaient plaire aux constitutionnels, son premier acte semblait devoir lui gagner les cœurs des camarillistes. Il n'en a rien été. Le nouveau premier ministre a bientôt été amené à penser que la pauvre enfant, qu'on a déclarée majeure, était bien loin d'être emancipée de l'influence dominatrice du général Narváez, qui règne véritablement sous son nom; et que pour lutter contre cette usurpation de fait, pour trouver quelque part un appui régulier et de quelque puissance, il fallait une assemblée moins également partagée que la Chambre actuelle des Députés, et qui offrir aux constitutionnels sincères une majorité compacte et prononcée. Dans cette conviction, M. Olozaga a soumis à la reine un projet d'ordonnance de dissolution. La reine, bien entendu, était parfaitement incapable d'apprécier si l'acte auquel elle acquiesçait était en soi bon ou mauvais;



(Vue extérieure du Wagon de la reine d'Angleterre.)

mais son instinct d'enfant lui donnait, peut-être à craindre

trouver la reine Isabelle, la pauvre petite, voyant bien qu'elle allait être grondée, se mit à rapporter. On lui fit grâce de la pénitence, à la condition qu'elle rapporterait comme on vous-

drait, et qu'elle déclarerait que M. Olozaga, pour lui arracher sa signature, lui avait donné des cinquante francs, bré l'oreille et tenu la main. La leçon apprise a été répétée sans trop de fautes. Voilà ce qui se laisse entrevoir dans les correspondances et les journaux d'Espagne. Ce qui est certain, c'est que M. Olozaga a été destitué par une ordonnance du 29 novembre, contre-signée de son collègue M. de Fries, qui, le lendemain, a été amené, ainsi que M. Serrano et les autres ministres, à donner lui-même sa démission. Un jeune député, M. González Bravo, avocat, a été nommé ministre des affaires étrangères. Il compose jusqu'ici à lui seul tout le cabinet. En qualité de chancelier, il est venu, dans la séance des cortes du 1<sup>er</sup> décembre, présenter sérieusement la déclaration de la reine portant le recit des violences imputées à M. Olozaga. Une proposition a été faite, ayant pour objet d'éloigner momentanément cet ancien ministre du Congrès. Le renvoi à l'examen des bureaux a été prononcé à la majorité de 79 voix contre 75. Madrid, nous dit-on, est dans l'inquiétude la plus vive. Nous nous l'expliquons sans peine. Quand on voit une aussi étrange parade se jouer en face d'une grande nation, quand on voit ses députés y accepter des rôles, est-il bien surprenant que le peuple se demande s'il suffit de susciter les acteurs?

Une violente tempête, qui a causé de nombreux sinistres, a éclaté, pendant les journées du 31 septembre au 2 octobre, dans les parages du sud de la Floride et des Bahamas. Outre plusieurs navires grands et petits, sur lesquels personne n'a péri, on cite un brick que l'on croit être le *Virginia*, qui allait de Boston à la Nouvelle-Orléans, avec environ soixante passagers, et qui a été englouti en vue de l'île Berry, l'une des Bahamas. La catastrophe a eu lieu tout près du rivage, aux yeux d'une foule nombreuse qui était accourue pour porter secours, mais qui en a été empêchée par la force de la mer. Personne n'a pu être sauvé. Une golette s'est aussi perdue non loin de là, sur la côte d'Abaço, avec son équipage composé de cinq hommes. Une autre golette du port d'Abaço a sombré dans les mêmes parages; il y avait à bord huit hommes, onze femmes et deux enfants. Tous ont péri.



(Intérieur du Wagon de la reine d'Angleterre.)

« A ces naufrages, ajoute le *Courrier des Etats-Unis*, journal français de New-York, nous aurons sans doute à ajouter plus tard ceux de plusieurs bâtiments dont la longue disparition ne laisse guère d'espoir sur leur sort. De ce nombre est le brick *Francis-Ashby*, qui est parti de New-York pour Matanzas le 25 septembre, avec plusieurs passagers parmi lesquels nous signalons à regret un de nos compatriotes, M. le comte d'Adhémar, qui compte de nombreux amis à New-York et à la Havane. » Un des plus beaux paquebots à vapeur naviguant entre Liverpool et les Etats-Unis, le *Sherfield*, s'est également perdu, mais toutes les personnes qui étaient à bord ont été sauvées.

Pendant que les compagnies se préparent et s'organisent pour solliciter des Chambres, quand elles seront réunies, la concession des lignes de fer qui sont encore à accorder, le chemin atmosphérique de Dublin, par les épreuves dont il sort vainqueur, confirme la pensée où étaient les premiers commissaires que notre ministère des travaux publics a envoyés pour l'examiner, qu'une révolution est au moment de s'opérer dans les voies de fer. M. Mallet, du corps royal des Ponts et Chaussées et ancien député, nommé, en dernier lieu, pour faire sur ce système un rapport détaillé et en quelque sorte définitif, est de retour d'Irlande, et sa conclusion, comme celle de M. Brunel et des autres hommes de l'art qui se sont réunis à lui sur les lieux, est que ce système nouveau doit être regardé comme parfaitement pratique et sûr. Il est indispensable que, sans plus tarder, il soit essayé en France ; car on sait qu'il est applicable sur un des bas-côtés des voies de terre, qu'il n'exige ni terrassements, ni nivellements, ni travaux d'art, et que par conséquent il épargnerait des capitaux énormes qui seraient dépensés en pure



J.L.

A. IR.

(M. de Lagrence, ambassadeur de France en Chine.)

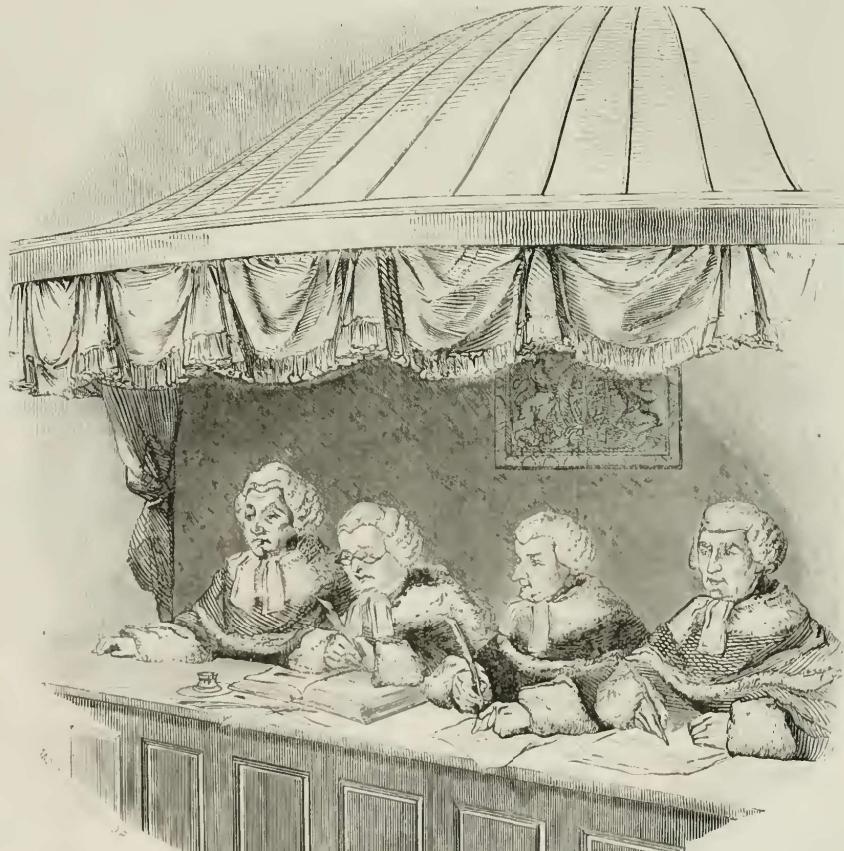
perle si on devait un peu plus tard adopter l'air atmosphérique comme force motrice. D'un autre côté, la *Gazette générale de Prusse* annonce que M. Shuttleworth, ingénieur anglais, propose un autre système, qu'il appelle chemin de fer *hydraulique*. La description qu'elle en donne est exactement conforme à celle d'un chemin atmosphérique, à cette différence près que la pression de l'eau remplace celle de l'air, et qu'il faut établir au-dessus du niveau du chemin des réservoirs toujours remplis d'eau et ne laissant jamais perdre. Ce système n'est encore qu'à l'état de pure théorie.

En attendant que l'eau trouve son utilisation dans les chemins de fer, le tribunal de commerce de Rouen n'entend pas qu'elle serve à faire du vin. Il vient de rendre un jugement fort bien motivé sur l'opération appelée le *mouillage*, dans lequel il apprécie comme elle mérite de l'être la conduite de la régie, qui tolère cette fraude commise aux dépens du consommateur, pourvu que le droit lui soit payé sur le produit des puis comme sur celui de la viande. C'est étrangement de comprendre sa mission, pour une administration publique, que de croire qu'elle n'a point à défendre les citoyens contre l'avidité et la mauvaise foi, et que son rôle doit se borner uniquement à faire que le trésor partage du moins avec les fraudeurs. — En vérité, nous serions tentés d'envoyer M. le directeur-général des contributions indirectes prendre quelques leçons de scrupules d'un nouveau gouverneur d'Abyssinie.



(L'Empereur de Chine.)

## PROCES D'O'CONNELL. — COUR DU BANC DE LA REINE.

Le juge Burton. — Le président Pennefather. — Le juge Crampton. — Le juge Perrin.  
(Voir la note de la page 231.)

sime, sur lequel les journaux allemands nous donnent des détails. Le naturaliste Schimper, après avoir séjourné pendant six années dans ces contrées, s'est fait, disent-ils, une position très-avantageuse auprès du roi Ubé, qui l'a nommé gouverneur d'un district très-étendu. Il rend lui-même compte de ces circonstances dans une lettre écrite d'Ambassa, en date du 30 juillet, et ainsi concue : « Je suis maintenant propriétaire d'un vaste pays qui compte une population de plusieurs millions d'habitants, et dans lequel je suis souverain comme un conte d'empire au Moyen-Age; mais je suis pauvre, car il n'y a ici que du bâti, des armes et des bestiaux; l'argent y est rare, et je ne veux point m'en procurer en employant des moyens violents, à l'exemple des grands de l'Assyrie. » Nous faisons des vœux bien sincères pour que M. Schimper ne meure pas de privations dans sa position très-avantageuse. Tous les peuples sont intéressés à ce qu'il soit établi, par un exemple prospère, qu'un souverain peut être parfaitement heureux et ne pas mourir de faim sans liste civile. C'est une expérience qui doit être suivie avec curiosité.

Les artistes dramatiques, à qui il arrive aussi souvent le soir d'être rois et reines, n'en sentent pas moins quelques-unes le matin les cris du besson. Ils ont donc formé entre eux une association de secours qui sert des pensionnés à quelques vétérans de l'art. Voici les noms de ces pensionnés par ordre d'ancienneté dans la carrière. C'est un curieux tableau, en même temps, de longévité chez les comédiens. M. Fragnaud, doyen de tous les comédiens en exercice, 81 ans; M. Mériel, 75 ans; madame Mérail, 72 ans; madame Brunet, 72 ans; M. Bergeronneau, 68 ans; M. Bignon, 76 ans; M. Pougin père, 70 ans; M. Pie-Drimont, 70 ans; madame Berger, 60 ans; M. Dugy, 70 ans; M. Bougnol, 82 ans; madame Clarençon, 91 ans; mademoiselle Zoë Duquesnoy, 72 ans; M. Masson, 75 ans. Ces quatorze vétérans de l'art dramatique réunissent entre eux *plus de trente ans, dix siècles passés!!!*

L'administration de la ville de Paris continue avec zèle ses travaux d'embellissement et d'amélioration. Les appareils pour la conduite des eaux du puisat artésien de Grenelle aux réservoirs de l'Estrapade se poursuivent activement. Jusqu'au succès de cette belle et heureuse entreprise, dissimulé à vingt barrières de Paris se trouvaient à un niveau trop élevé pour recevoir l'eau d'aucuns des établissements hydrauliques de la ville. Grâce au pont de Grenelle, voilà qu'on est parvenu à remédier à cette triste disette. Mais on ne s'est pas contenté de cette puissante source pour alimenter Paris; le projet conçu par M. Arago d'élever les eaux de la Seine au moyen de turbines qui doivent remplacer le chétif établissement hydraulique du pont Notre-Dame est définitivement adopté pour recevoir son commencement d'exécution au printemps prochain. Entre autres emplois qu'on se propose de faire des masses d'eau que ces puissants appareils élèveront, se trouve le curage de la rivière de Bièvre. On sait quels germes de mort traîne après lui, dans son cours à peine sensible, ce ruisseau fangeux et dépendant si utile aux établissements qui l'avisoient. Quel immense service que celui de faire contribuer les eaux de la Seine au nettoyage à fond de cette rivière, une fois chaque année, alors qu'elle est presque tarie, et que de son lit sortent des masses pestilentiels. Ces projets sont des biensfaits réels, et qui honorent l'administration d'autant plus qu'ils s'adressent aux classes laborieuses presque exclusivement, car ce sont elles qui peuplent en très-grande partie les quartiers que ces mesures vont assainir. — Tout se prépare pour la restauration de Notre-Dame. Un concours a été ouvert par M. le ministre des cultes, et un projet de MM. Lassus et Viollet-Leduc, auxquels on doit déjà des travaux de ce genre, bien conçus et bien exécutés, a été placé en première ligne par le conseil des bâtiments civils. Les préparatifs si malheureusement faits antérieurement à la partie septentrionale de cette cathédrale commandaient que le plus grand soin fut apporté au choix des artistes à qui seront confiées la restauration générale de la sainte basilique et la construction d'une sacristie au flanc méridional du monument. — Un débat s'est engagé sur un courroux récemment à la place de l'autel de la Sainte-Chapelle, suivant quelques archéologues, ce dont était le cœur de saint Louis, son fondateur; auquel cas, on aurait à transporter sans retard dans les caveaux de Saint-Denis. Mais, suivant le savant M. Lefèvre, c'est bien plus probablement le cœur du maçon qui a construit et édifié, et auquel les honneurs royaux ne sont pas dus. Dès qu'il aura été prononcé en dernier ressort, nous enregistrons le jugement. — On vient de faire placer, sur la maison de la rue Richelieu numérotée 54, en face du monument élevé à Molière, et qui sera, comme nous l'avons annoncé, inauguré le 15 du mois prochain, un très-beau cadre en marbre blanc, au milieu duquel on lit, sur un fond noir, écrit en lettres d'or : « Molière est mort dans cette maison, le 17 février 1673, à l'âge de cinquante ans. » Cette inscription est surmontée du millésime 1844, encadré dans une couronne de laurier. Elle ne sera déconverte que le jour de la cérémonie.

Nous avions raconté, d'après des journaux de Berlin, qu'une action judiciaire était intentée contre une danseuse espagnole, mademoiselle Lola Montez, qu'on accusait d'avoir malmené un gendarme à coups de cravache. Nous avons dit depuis que cette demoiselle avait écrit au *Journal des Débats* que la justice de Berlin avait renoncé à ses poursuites contre ce qu'elle appelait une vierge et que le gendarme qui l'avait essayée était même venu lui demander pardon. Cela prouvait qu'Odry n'est pas le seul artiste qui ait rencontré de bons gendarmes. Mais des lettres de Varsovie du 25 novembre viennent nous apprendre que mademoiselle Montez ayant été mal accueillie par le parterre de cette ville, s'est perdu vers lui, sur le théâtre, des gestes qui n'avaient rien de gracieux et qui laissaient à désirer sous le rapport de la décence. Un gendarme lui a encore été envoyé, et ce n'est qu'après lui avoir opposé une rude résistance, qu'elle a quitté Varsovie comme elle avait quitté Berlin. Elle a annoncé, par sa lettre au *Journal des Débats*, qu'elle comptait se rendre prochainement à Paris. Gendarmes! garde à vous!

dit que le sensitif Américain venait de toucher un nègre, et que la peau du noir avait déteint sur lui.

Aveit qu'il s'était fourvoyé, et se trouvait sur un terrain peu sûr, Martin battit en retraite; pour rendre à la conversation son premier essor agréable et facile, il s'adressa aux jeunes personnes, dont la riche et brillante toilette, à l'unisson des petits souliers et des lins bas de soie, annonçaient qu'elles étaient passées maîtrises dans l'étude des modes françaises. De fait, si leur instruction sur ce point était tant soit peu arrachée, en revanche elle était des plus étendue. La seur aimée surtout, que distinguait sa science en métaphysique, en hydraulique, ses connaissances approfondies des lois de la pression et des droits de l'homme, avait l'art de combiner ces divers talents de société de manière à les faire briller dans le discours, soit qu'on parlât chiffrés, soit qu'on devisât de la perpétuité humaine. L'heureux résultat de ce procédé, aussi instructif qu'inénorme, était de plonger les auditeurs, en moins de cinq minutes, dans une sorte d'aliénation mentale.

Martin se sentit pris de vertige, et apercevant un piano, il en fit une planche de salut, et supplia l'autre seur de chanter. Elle y consentit de bonne grâce. Alors commença un concert dont les demoiselles Norris firent tous les fours; les Ariettes succéderont aux airs de bravoure, puis vinrent les romances. Lilles chantèrent de l'allemand, du français, de l'italien, de l'espagnol, du portugais, du suisse, de tout, hors de l'anglais. Leur langue natale, li donc! c'était par trop vulgaire. Il en eut des langues comme de bon nombre de voyageurs, gens d'assez mince enfoie, dédagoués au logis, mais distingués et choyés au dehors.

Il est probable qu'avec le temps les demoiselles Norris en seraient venues à l'hôtel, si elles n'eussent été subtilement interrompues par d'Irlandais, qui, ouvrant la porte à deux battants, annonça d'une voix de Stentor :

« Le général Fladlock !

— Se peut-il! s'écrierent simultanément les deux seurs, suspending aussitôt leur mélodie. Le général de retour!

A cette exclamatiōn, le général, en grand uniforme, paré comme pour un bal, s'élança dans le salon avec une telle impétuosité, qu'ayant, d'une de ses bottes, acrochée le tapis et rencontré son épée en travers de ses jambes, il alla donner du nez sur le parquet, la tête la première, présentant aux regards consternés des spectateurs un petit point rond, changeant et éblouissant sur la sommité de son crâne. Ce n'était rien encore; assez repêché de sa nature et fort serré dans ses habits, une fois que l'infortune général fut à terre, il lui devint impossible de se relever; il resta donc gisant sur le ventre, se tortillant, et faisant faire à ses bâties toutes sortes d'évolutions, dont on ne trouve point d'exemples dans les fastes militaires.

Il y eu, un état universel pour lui venir en aide; mais l'uniforme était si terriblement et si merveilleusement juste, que le héros fut relevé tout d'une pièce, comme un clown qui fait le mort. Roide et sans pli, il ne reprit possession de son individu qu'en se retrouvant d'aplomb sur les deux plantes de ses pieds; alors, ranimé comme par miracle, et s'avancant de biais pour tenir moins de place et sauver de tout contact l'or de ses épalettes, il parvint jusqu'à la maîtresse de la maison et la salua le somme sur les lèvres.

Il est vrai que la famille Norris n'aurait pu manifester plus de joie à cette apparition inattendue, si New-York eût été en état de siège, et qu'il n'y eût pas eu moyen, pour or ou pour argent, de se procurer un général quelconque.

Par trois fois, à la ronde, et à tour de rôle, il serra et seonna la main de tous les Norris; puis, s'éloignant de quelques pas, il les passa en revue à distance, son ample manteau rejeté sur l'épaule droite, laissant à découvert sa poitrine maritale.

« Est-ce bien vous? s'écria le général; est-ce vous que je revois, esprits d'élite de ma noble patte!

— Oui, répondit M. Norris; nous voilà en personne; c'est nous-mêmes, général. »

Ce fut alors à qui entourerait le nouvel arrivé, à qui s'informera ce qu'il avait vu, fait, pense, depuis la date de sa dernière entrevue; tous voulaint savoir s'il s'était fort amusé à l'étranger, et surtout, ayant tout, sur quel pied d'intimité il était avec les nobles ducs, lords, vicomtes, marquises, duchesses, chevaliers et barons, qui faisaient les dînes de ces populations abatardies, perdues dans la nuit de l'ignorance.

« Ne n'en parlez pas! repliqua le général; à vrai dire, je n'ai vu que dans ce monde-là; j'ai même rapporté dans ma malle des journaux où mon nom est imprimé (et il baissa la voix et prit un ton solennel), imprimé en toutes lettres parmi les nouvelles *fashionables* du jour. O les préjugés, les conventions de cette étonnante Europe!

— Ah! fit M. Norris père, secouant la tête d'un air mélan-

colique, et jetant à Martin un regard de côté, comme pour lui dire: Je ne puis pas le mer; je le ferai s'il y ait moyen.

— Il se sentiront moral, combien peu développé! se récria enfin le général; quelle absence de dignité chez l'homme!

— Ah! s'opindreront tous les Norris, dans l'abomination de la dissolution.

— Non; impossible d'attendre à la réalité, à moins d'être sur les lieux. Vous, Norris, qui êtes un homme fort, donc d'une imagination vigoureuse, je suis sûr que vous n'aurez jamais pu sans faire une idée de ce qu'il en est avant d'avoir vu, de vos yeux viv!

— Jamais! dit M. Norris.

— Que d'entraves! l'ornueil exclusif du rang, les formes sans fin, l'élégance, le ceremonial! pourvu le général, augmentant d'emphase à mesure. Oh! que de barrières artificielles dressées entre l'homme et l'homme! quelle séparation de la race humaine, en cartes hautes et basses, en trelle, en carreau, en papier... Ou tu trouves de tout, hors des cours!

— Ah! s'écria la famille entière, ravie de cette pointe; mais l'indignation report le dessus.

## ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

(Voir L. II, p. 26, 58, 105, 159 et 214.)

### Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(Suite.)

Une autre circonstance, des plus délectables, se révéla-t-elle que la première tasse de thé eût été lue. Le croira-t-on? tous avaient visité l'Angleterre! se pouvait-il bien imaginer plus heureux? Cependant Martin n'en fut qu'à demi content, lorsqu'il eut découvert que prodigieux monde de ducs, lords, vicomtes, marquis, duchesses, chevaliers, barons, étaient intimement connus de ses nouveaux amis, et quel vif intérêt inspiraient à ceux-ci les moindres particulières relatives à tant d'illustres personnages. Aux questions qui pleuvaient pour s'informer de telle ou telle de ces précieuses santes, l'importunité de Martin porta : « Qui! où! où! à merveille! — Jamais il n'est mieux porté! » S'agissait-il de savoir si la mere de *sa Gracie* la duchesse n'était pas fort changée? En vérité, pas le moins du monde, affirmait Martin; vous la verriez demain que vous courrez l'heure quittée hier! Tout glissait donc comme sur des roulettes. Même lorsque les jeunes miss, impuissantes de la destinée des poissons dorés qui frétilaient dans la fontaine grecque de telle ou telle noble serre, voulurent savoir s'ils étaient toujours aussi nombreux; après mûre considération, l'Anglais affirma qu'ils devaient avoir double; et, quant à ce qui concernait les plantes exotiques, pas moyen d'en parler, for d'amour! il fallut le voir pour y croire.

Cet effet si complètement proséptre rappela au souvenir des membres de la famille les splendides sauts pareils d'une lèvre qui avait reuni la partie entière, la fleur de la noblesse de la Grande-Bretagne, et tout l'almach de la cour; fête à laquelle ils avaient été nominalement invités: on pouvait presque dire qu'elle se donnait pour eux. Puis vinrent les délicieuses réminiscences de ce que M. Norris le père avait dit au marquis, et de ce que madame Norris la mère avait dit à la marquise, et de ce que le marquis et la marquise avaient répondu, et des affectueuses et solennelles assurances qu'avaient prodiguées leurs Grâces, en jurant sur l'honneur qu'il n'était rien qu'elles n'eussent donné pour voir M. Norris, madame Norris et les deux demoiselles Norris, et leur frère M. Norris junior, se fixer en Angleterre, afin de pouvoir cultiver assidument leur précieuse amitié. Ces agréables récits se prolongèrent longtemps.

L'Anglais, néanmoins, trouvait quelque chose d'étrange, de contradiction, à voir MM. Norris fils et père (si glorieux de correspondre, courrier par courrier, avec quatre pairs de la Grande-Bretagne), assaillir de déclamations républicaines le brillant récit de leurs succès aristocratiques. Ils ne pouvaient tarder sur l'inappréciable avantage de vivre, à l'abri de toutes ces distinctions arbitraires, dans la terre classique des lumières et de l'indépendance, où l'on ne connaît de noblesse que celle qui imprime la nature, où l'ordre social tout entier repose sur une large base d'égalité et d'amour fraternel. Ce thème entraîna l'inspiration d'un père un discours qui menait de devenir interminable, lorsque M. Bevan s'avisait, pour faire diversion, d'adresser à ses hôtes quelques questions insignifiantes sur le propriétaire de la maison voisine. M. Norris déclara, en réponse, que ledit personnage professait des opinions religieuses qu'il lui était impossible d'approuver, il n'avait pas l'honneur de le connaître. Madame Norris avait aussi son motif, qui, bien qu'exprimé en d'autres termes, aboutissait à la même conclusion: « Ces gens-là pouvaient être assez bien dans leur genre, mais la bonne compagnie ne les recevait pas. »

Un autre trait fit sur Martin une vive impression. M. Bevan meutra ce qu'il s'était passé entre Mark et le nègre; et devint évident que tous les Norris étaient *abolitionnistes* (1), à la grande satisfaction de Martin, qui n'hésita plus à exprimer sa sympathie pour cette pauvre race noire, voire à tant de souffrances et d'oppression. Mais, au plus bel endroit de son discours, une des jeunes miss Norris, — plus délicate et la plus jolie, — fut prise d'un fou rire, qui lita sur la parole pendant quelques minutes; enfin, quand elle put modérer ses bruyants éclats, elle répondit aux instances polies de l'Anglais, qui la suppliait de lui dire en quoi il était si plaisant? « Qui les nègres étaient de si droles d'êtres, d'un si irrésistible comique, qu'il n'y avait vraiment pas moyen d'en parler sans rire, ni de prendre au sérieux une partie de la création si ridiculement absurde et si grotesquement bouffonne! » M. et madame Norris père et mère, mademoiselle Norris sourit, M. Norris le jeune, et jusqu'à la vieille grand'mère, se rirent à ce avis; et il n'y avait qu'une voix sur un fait aussi incontestable.

Eh quoi! les tortures, les angousses convulsives de l'esclavage et leurs horribles traces n'imposent-elles pas un caractère sacré à l'être humain qui les subit, fit-il au physique aussi grotesque qu'un singe, aussi absurde au moral que le plus bénin des Némurois qui donnent la classe aux peaux rouges ou noires!..

« Brief, dit M. Norris père, tranchant aimablement la question, il y a une antipathie naturelle entre les deux races. »

M. Norris fils s'abstint de parler, mais il fit une haine grinçante, et secoua délicatement ses doigts comme ceci pour faire ému le Dumbet après avoir mangé la crème de Yorick; ou eut le

(1) Partisans de l'affranchissement des noirs.

# L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

— Il n'est que trop vrai, général !  
— Un moment, s'écria tout à coup M. Norris père, saisissant le bras du général Fladdock ; n'avez-vous pas fait la raversée dans le Screw ?

— Oui, en effet.

— Est-il possible ? s'écrierent les jeunes miss ; quel heureux hasard !

Le général ne paraissait pas comprendre pourquoi son passage à bord du Screw causa-t-il une si vive sensation ; et il ne fut pas beaucoup plus au fait quand M. Norris lui présenta Martin en disant :

« Un de vos compagnons de voyage, je crois ?

— Un de mes compagnons ! répliqua le général ; non pas, que je sache ! »

Il n'avait jamais vu Martin ; mais celui-ci l'avait vu, et le reconnut, dès qu'ils se trouvèrent face à face, pour le passager qui, les mains enfouies dans ses poches, humait sur le point l'air de la liberté.

Tous les yeux étaient fixés sur Martin ; il n'y avait pas d'évasion possible ; il fallait que la vérité se fit jour.

« Je suis venu dans le même vaisseau que le général, dit Martin, mais non dans la même cabine. Force à une stricte économie, j'avais pris une des places de l'avant. »

Le général se fit un trans-porté en personne près d'un canon chargé avec oude d'y mettre le feu sur-le-champ, qui n'eût pu tomber dans une consternation plus grande qu'en entendant ces paroles : « Qui ! lui, Fladdock ! — Fladdock, le général ! — Fladdock, le benjamin des grands seigneurs d'autre-terre ! — lui, soupira de connaitre un si quidam juché sur l'avant d'un paquebot, payant pour son passage la modique somme de quatre louis d'escutcheons ! et trouvant un pareil drôle établi dans le sanctuaire de la mode, dans le giron de l'aristocratie de New-York ! » Il porta la main à la garde de son épée.

Un silence de mort planait sur les Norris. Si cette histoire venait à transparaître, ils étaient à jamais compromis, perdus, grâce à l'imprudence d'un parent campagnard, eux dont l'étoile brillait d'un éclat à part dans les hautes sphères de New-York ! Ils voyaient bien graviter d'autres soleils au-dessus et au-dessous, mais pas un ne se compromettait jusqu'à sortir de son orbite, ou jusqu'à échanger un mot ou un rayon avec les soleils voisins ; et, cependant, à travers ces sphères infinies circulaient l'effroyable nouvelle que les Norris, déchus de leur antique splendeur, trônées par des dehors distingués, avaient rega un homme sans le sou, un incompt ! O ange tutélaire de l'immuable république ! n'avais-tu tant vécu que pour cette infâme ?

« Permettez-moi, dit Martin, rompant enfin ce terrible silence, permettez-moi de prendre congé de vous ; je sens que je cause ici autant d'embarras au moins que je n'en suis attrait à moi-même ; mais, ayant de sortir, je dois disculper mon instructeur, qui, en me présentant dans cette société, ignorait à quel point j'étais indigne d'un tel honneur. »

Il salua et sortit, de glace à l'extérieur, tout de feu au dedans.

« Allons, allons, dit M. Norris père, encore une partie et parcourraient des yeux l'assemblée ; il y a cela de bon que ce jeune homme a été mis à ce soir à une élégance de manières, à un raffinement de mœurs, à une hospitalité de bon goûts, auxquels il était étranger dans le lieu de sa naissance. Espérons que cette circonstance exaltera en lui le sentiment moral. »

Si le sentiment moral (cette dompteuse) a fait transatlantique, car, à ce écho les hommes d'état, les orateurs et les pamphlétaire indigènes, l'Amérique en a le monopole) imprime un bouillant amour pour tout le genre humain, jamais Martin n'en avait été plus dépourvu. Tandis qu'il arpentait les rues, suivi de Mark, ses dispositions immorales étaient au contraire en pleine activité, lui soufflant d'énergiennes et sanguinaires exhalations, que fort heureusement pour son honneur, personne n'entendait. Il avait cependant retrouvé assez de sang-froid pour rire des ridicules incidents de la soirée, lorsqu'il entendit derrière lui un pas pressé, et se retournant, il aperçut son nouvel ami tout hors d'haleine.

M. Bevan passa son bras sous celui de Martin, le supplia de marcher moins vite, et après un silence de quelques minutes, lui dit enfin :

« J'espere bien que vous me disculpez, mais dans un autre sens,

— Quoi ? que voulez-vous dire ? demanda Martin.

— J'espere que vous ne me soupconnez pas d'avoir en rien préparé la fin de notre visite ?

— Non, certes, répondit Martin. Et je vous suis d'autant plus obligé de votre intérêt, que je vous de quelle étoupe sont faits ici vos honorables citoyens.

— De la même étoupe que la plupart des honorables citoyens des autres pays, je pense. Seulement, mes compagnons ont de plus le tort de farder la marchandise par de belles parades.

— Cela se peut, dit Martin.

— Je gageais, poursuivit son ami, que si vous assistiez à une scène du même genre dans une comédie anglaise, vous ne la trouveriez pas imprévisible, ni chargée.

— Je le crois aussi.

— Sans doute parmi nous la chose est plus ridicule que partout ailleurs, poursuivit son compagnon, mais la faute en est à nos éternelles professions de foi. Quant à ce qui me concerne, j'apporterai que je savais parfaitement que vous n'étiez pas au nombre des passagers riches, des passagers de l'arrière : j'avais vu la liste, et vous n'y figuriez pas.

— Je vous suis d'autant plus de gré de votre accueil, dit Martin.

— Norris n'en est pas moins, dans son genre, un très-bon homme, je vous assure.

— Vous trouvez ? dit seciemment Martin.

— Oui, il a d'excellentes qualités. Si vous en tout autre vous fuissezz adressé à lui comme à un être supérieur, réclamiez ses bons offices, *in forma pauperis*, il eût été toute honte, toute considération.

— Je ne me suis pas expatrié et n'ai pas fait trois mille lieues pour prendre un pareil rôle, » répliqua Martin.

Lui et son ami continuèrent à marcher sans se rien dire, absorbés chacun dans ses propres pensées.

C'en était fait chez le major du thé ou du souper, bref, du repas du soir, de quelque nom qu'on le nomme en Amérique, lorsque Martin et son compagnon arrivèrent. Cependant la nappe, surchargée d'un renfort de taches, convrait encore la table. A l'un des bouts siégeait madame Jefferson Brick, flanquée de deux autres dames. Toutes trois, évidemment en retard, enveloppées de châles et de chapeaux, venaient de rentrer, et dégustaient leur thé à la tasse claire de trois chandelles inégalées plantées dans trois chandeliers dépareillés.

Les trois dames causaient entre elles à haute voix ; mais, à l'aspect des surveillants, elles se turent et affichèrent une réserve excessive. Pendant qu'elles échangeaient tout bas quelques remarques, la température de l'eau bouillante qui emplissait la théière descendait de vingt degrés sous l'influence de leur souffle glaciale.

« Êtes-vous allée à l'assemblée, madame Brick ? demanda l'amie de Martin avec un clintement d'yeux moqueur.

— Non, j'étais au cours, monsieur.

— Ah ! pardon, j'oublierai. Vous n'assistez jamais, je crois, à l'assemblée ? »

La dame qui occupait la droite de madame Brick toussa pleinement comme pour dire : *Mer, j'y assiste*. Elle y était, en effet, fort assidue, et ne manquait pas un seul des sermons de la semaine.

« Le prêche était remarquable sans doute ? » demanda M. Bevan s'adressant à cette dernière.

Elle leva les yeux d'un air heat, en répondant : « Oui. » Elle avait c'e ou ne peu plus édifiés des points de doctrine acerbes et mordants qui s'appliquaient à tous ses amis et connaissances, et qui leur disaient leur fait sans appel et de la façon la plus énergique. De plus, son chapeau ayant éclipsé tous les autres chapeaux de la congrégation, elle avait lieu d'être complètement satisfaite.

« Quel cours suiviez-vous en ce moment, madame ? » dit l'amie de Martin revenant à madame Brick.

— Un cours sur la philosophie de l'âme, tous les mercredis.

— Et les lundis ?

— Celui sur la philosophie du crime.

— Et les vendredis ?

— La philosophie des végétal.

— Vous oubliez les jendis, ma chère, le cours de philosophie gouvernemental, lit observer la troisième dame.

— Non, c'est tous les mardis.

— C'est juste, s'écria l'autre, les jendis sont réservés à la philosophie de la matière.

— Vous voyez, monsieur Chuzzlewitz, que nos dames ne manguent pas d'occupation, reprit M. Bevan.

— Oui, certes, entre d'aussi graves études au dehors, et les soins du ménage au dedans, leur temps doit être bien employé. »

Martin demeura court ; évidemment l'éloge ne prenait pas, quoiqu'il fut impossible de deviner ce qui lui attirait l'expression dédaigneuse qui se peignit sur les trois visages. Aussitôt que les dames eurent quitté la chambre, ce qu'ne arra pas, M. Bevan lui apprit que ces philosophes féminines avaient en grand mépris les bras domestiques ; il y avait cent à parier contre un que pas une de ces étudantes n'était en état de faire le plus simple ouvrage de femme, encore moins de laisser une robe ou un bonnet pour ses enfants.

« Décider si, en fait d'instruments tranchants, les aiguilles ne leur seraient pas mieux que la controve, est une autre question ; mais ce dont je puis répondre, c'est que tout en s'exerçant sur autrui, elles ont soin de ne se pas blesser elles-mêmes. Les assemblées dévotes et les cours instructifs sont nos balles et nos concerts. Elles y vont pour échapper à la monotonye, pour passer en revue les toilettes, puis reviennent au logis.

— Par logis, entendez-vous une pension, une maison comme celle-ci ?

— Oui, souvent. Mais je vois que vous n'en pouvez plus. Bonsoir, domino matin, nous causerons de vos projets. Vous devrez déjà voir qu'un plus long séjour ici vous serait inutile ; il faut pousser plus avant.

— Peut-être pour trouver pire, dit Martin.

— J'espere que non ; mais à chaque jour suffit sa peine, comme vous savez. Bonsoir, »

Ils échangèrent une cordiale poignée de main et se quittèrent.

Dès que Martin fut seul, l'excitation causée par le changement de lieux et par la nouveauté des objets tomba soudainement. Il se sentit si abattu, si épaisse, que l'énergie nécessaire pour monter l'escalier et se traîner jusqu'à son lit lui manqua. Quel changement donc à quinze heures n'avaient-elles pas éprouvé dans ses espérances, dans ses projets les plus clairs ! étrange à ce soi, à cet air, il n'avait pas foulé l'un, respiré l'autre un jour entier, que déjà son entreprise lui semblait avortée ; toute téméraire, toute hasardeuse qu'elle fût apparue à bard, elle avait pris à terre un aspect bien autrement sombre. Les pensées qui l'appelaient à son aide, loin de le soulager, prenaient les formes les plus tristes, les plus déroutantes ; l'éclat même du diamant qu'il portait au doigt se noyait dans les larmes, et n'avait plus pour lui un seul rayon d'espérance.

Il démentira assis auprès du poêle, absorbé dans sa rêverie, sans prendre garde aux pensionnaires qui rentraient un à un, ivalant quelques gorgées d'eau à maine d'une grande cruche blanche placée sur le buffet, et tournoyant un moment, comme fascinés, autour des écharpes de cuivre, gagnant pesamment leur lit ; enfin, Mark Tapley arriva et secoua Martin par le bras, le croyant endormi.

« Mark ! s'écria Martin en tressaillant.

— Moi-même, monsieur, dit le joyeux serviteur mouchant

la chandelle avec ses doigts ; tout va bien. Votre lit n'est pas des plus larges, monsieur, et il ne faudrait pas avoir grand's-soif pour boire avant déjeuner toute l'eau destinée à votre toilette, et éviter l'essieu-main par dessus le marché. Mais vous dormirez cette nuit sans qu'on vous berce.

— Il me semble être encore en mer ; la maison tourne, dit Martin chancelant, je suis écrasé.

— Pour moi, je me sens aussi mal que jamais, et ce n'est pas sans cause. D'en merci ! je vais naître ici. Oui, sur ma île ! Prenez donc garde où vous mettez le piedmousieur. »

Il monta l'escalier qui les conduisit au fute de la maison, dans la chambre préparée pour Martin. Elle était aussi exigüe que possible, éclairée par une demi-fenêtre, menée d'un lit à un coffre sans couvre, de deux chaises, d'un morceau de tapis de la grande de ceux qui servent à essayer les souliers dans un magasin de chaussures, d'un petit miroir cloué au mur, d'une table étroite, soit-disant de toilette, avec un pot à eau et une cuvette que l'on aurait pu prendre pour une tasse et un pot au lait.

« L'imaginez qu'ils se posaient la figure avec un torchon sec, en ce pays, dit Mark. Pour ma part, je les crois atteints de *drophobia*, insoucier.

— Tachez de me tirer mes bottes, dit Martin se jetant sur une chaise. Je suis brisé !... je suis mort, Mark !

— Vous chanterez sur un autre ton demain matin, reprit Mark, et même ce soir ; goûtez-moi seulement un peu de ce !

Il lui présenta un immense gobelet, rempli jusqu'aux bords de glaçons transparents, au travers desquels une ou deux minces tranches de citron nageaient dans un liquide doré, d'un aspect délectable, se montraient à l'œil ravi.

« Qu'est-ce ? » demanda Martin.

Mark, sans répondre, plongea un roseau dans ce mélange, produisant un agréable tumulte dans tous ces fragments de glace, et il indiqua, par un geste expressif, que le tout devait être aspiré à travers ce canapé par le buveur enchanté.

Martin prit le verre, appliqua ses lèvres au roseau, leva ses yeux en extase, et ne s'arrêta plus que le liquide ne fut absorbé jusqu'à la dernière goutte.

## Colonne d'Enfants pauvres.

PETIT-BOURG (SEINE-ET-OISE).

Il y a peu de temps, tout en rendant hommage, dans ce même journal, aux généreux efforts, à la rare persévérance, et nous sommes heureux de pouvoir l'ajouter, tout en constatant les succès manifestes des hommes courageux et dévoués qui ont fondé des colonies agricoles pour les jeunes détenus, nous exprimons le regret que rien d'analogique n'eût été fait encore pour les enfants pauvres, qui n'avaient point, eux, encourt les sévrités de la justice ; nous ne dissimulons pas la crainte que la nécessité d'un baptême en prison correctionnelle, pour être admis dans les seuls établissements fondés jusque-là, ne fût envisagée par le pauvre comme une injustice, et ne davantage même une bien involontaire provocation au crime. Nous savions bien que l'on faisait valoir que le nombre des jeunes détenus, dans la France entière, est assez limité, tandis que le nombre des enfants pauvres est considérable, puisque dans la seule ville de Paris, d'après le relevé du dernier exercice dont les exemples aient été publiés par l'administration des hospices, l'exercice 1841, 12,628 garçons et 12,630 filles, au-dessous de douze ans, avaient été secourus par les bureaux de bienfaisance, et que ce chiffre total de 25,288 indigents déclarés pourrait facilement être double, si l'on ajoutait les enfants indigents qui ne sont pas secourus, parce qu'ils ont dépassé cet âge, et ceux dont les parents n'ont pu se résigner à afficher leur misère et celle des leurs. Nous savions bien que l'on croyait trouver dans ces chœurs frayaillans, et dans celui de 1,850,000, qui représente à peu près le nombre total des indigents en France, une excuse pour ne pas user aborder une lutte corps à corps avec la misère, tandis que la réformation de la situation morale et matérielle des jeunes condamnés, dont le nombre est beaucoup plus restreint, n'avait rien qui décourageât une généreuse et philanthropique ardeur. Nous connaissons tous ces motifs allégués ; mais (de dires-nous) ils étaient bien loin de nous paraître plausibles. Ne pas tenter, parce qu'il est difficile de faire, est un déplorable parti ; et ne secourir que le vice, parce qu'il est beaucoup plus long de venir en aide à l'Infortune humaine, est plus mal entendu de tous les calculs.

Ce sentiment a été heureusement partagé par des hommes dévoués et pratiques. Sous la présidence de M. le comte Portail, et par les soins d'un homme actif et entreprenant pour le bien, M. Alber, s'est formée pour le déparlement de la Seine, qui renferme tout à la fois les miséres qui lui sont propres et celles que les autres départements lui expédient en grand nombre, une Société pour le patronage dans les ateliers, et la fondation de colonies agricoles en faveur des jeunes garçons pauvres. Ce projet est d'une mise à exécution toute récente. Connut il y a quelque temps, il a été différé parce qu'on a estimé, en apprenant les désastres de la Guadeloupe, qu'il fallait laisser la bienfaisance publique exercer d'abord en faveur d'indomptables auxquelles toutes les autres devaient momentanément céder le pas. Aujourd'hui que les listes de souscription en faveur des malheureux de la Pointe-à-Pitre ont dépassé toutes les espérances, et qu'elles paraissent avoir à peu près atteint leur chiffre définitif, les auteurs de ce projet ont pensé qu'il n'y avait plus, pour eux, de scrupule à avoir de faire à leur tour appel à l'humanité et à la générosité publique pour venir en aide aux miséres de la mère-patrie. Toutefois ils ont voulu que la bienfaisance soit mise à même, par un commencement d'exécution, d'apprécier l'œuvre pour laquelle elle allait être sollicitée. Le 8 juillet dernier, à l'aide de dons recueillis en silence, ils sont entrés

dans la voie où le succès et la reconnaissance nationale les attendent ; le 26 août suivant, ils instaurent le cadre d'un établissement qui deviendra immense ; et, au moment où nous écrivons, vingt-deux orphelins pauvres ou enfants d'indigents ont été réunis par leurs soins, et sont élevés sous leurs yeux.

A huit lieues de Paris, sur la rive gauche de la Haute-Seine et à mi-côte, se déroule une propriété magnifique qui, créée par Louis XIV pour une de ses favorites, madame de Montespan, était de nos jours, et après avoir passé par bien des mains, devenue le lot d'un fermier de la roulette, M. Perrin, puis d'un spéculateur de bourse, M. Aguado. Le

château de Petit-Bourg, après avoir été, comme on le voit, dans le principe et à la fin, le théâtre des jeux de l'amour et du hasard, est appelé aujourd'hui à être le berceau d'une grande et noble entreprise. Par suite du travail qui s'opère dans les existences et dans notre société, cette résidence privée, siège successif de la volupté vénale et de la fortune,



(Vue générale de la colonie agricole de Petit-Bourg, du côté du parc, département de Seine-et-Oise.)

tristement acquise, eut bien certainement été morcelée, et détruite, si l'association et l'œuvre de charité, ces deux puissances qui grandissent, ne fussent venues la sauver, en en prenant possession au nom des pauvres. Son air salubre, ses terres labourables qui l'entourent, les potagers précieux qu'elle renferme, les immenses emménagements auxquels peuvent se prêter le château et ses communs, tout l'a fait considérer par les fondateurs de la Société nouvelle comme une terre promise, pour eux qui vont avoir à refaire bon nombre de jeunes constitutions compromises depuis leur enfance par un

air malsain, qui vont avoir des agriculteurs, des jardiniers à former et des ateliers de toute sorte à ouvrir. Douze cents à quinze cents enfants pourront, sans qu'il soit besoin de constructions nouvelles, trouver place dans ce généreux asile ; et pour qu'il soit mis à même de les accueillir, pour qu'il devienne un établissement-modèle auquel, espérons-le, les imitateurs ne manqueront pas, il ne lui faut plus aujourd'hui qu'un peu de cet intérêt et de ce concours publics qui n'ont pas manqué jusqu'ici à des fondations intéressantes sans doute, mais, nous ne craignons pas de le dire, moins utiles et

refuser, et par celui que les personnes bienfaisantes lui accorderont à coup sûr, de recevoir un nombre d'enfants en rapport avec le personnel d'instituteurs, de comptables, de surveillants qui exigent la présence de vingt-deux enfants comme celle de mille ; dans deux ans peut-être le produit du travail de ces artisans improvisés mettra l'établissement dans la position de se suffire à lui-même, et de former une masse de réserve au profit de chaque colon, assez forte pour permettre de lui donner, à sa sortie de l'établissement, un trousseau, les outils de la profession qu'il aura apprise et un pécule.

Bien qu'aujourd'hui l'espace soit surabondant, il est, dans une prévision qui ne peut manquer de se bien prochainement réaliser, médiocre comme il devra l'être quand l'établissement sera porté au complet. Les vingt-deux colons occupent une salle de 50 mètres carrés à peu près, qui leur servira à la fois de classe, de réfectoire et de dortoir. Là, des poteaux et des traverses, qui se placent et s'enlèvent avec une facilité et une rapidité égales, reçoivent et supportent les hamacs qui servent de lits aux enfants. Un hamac plus élevé que les autres est celui du surveillant, qui, d'un coup d'œil, peut observer tout le dortoir. Tous ces délais sont parfaitement bien combinés ; quelques-uns sont empruntés à Mettray, d'autres ont été très-ingénierement et très-heureusement modifiés par M. Allier.

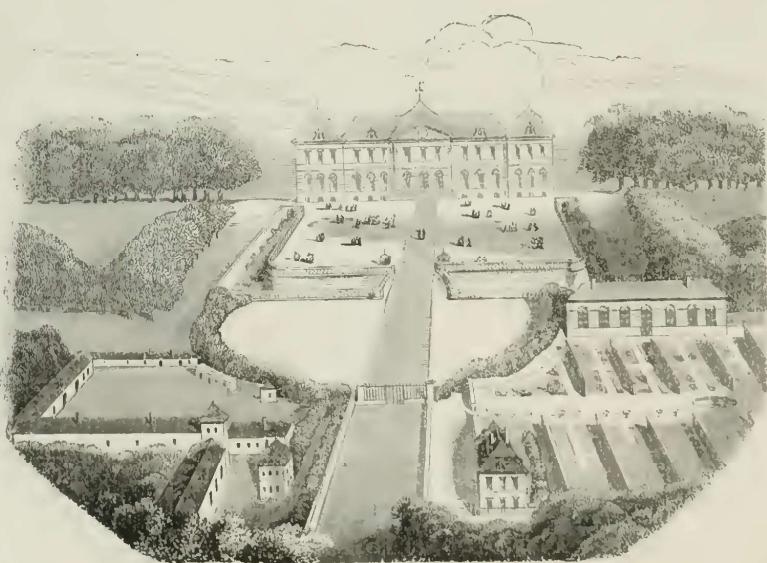
La nourriture est saine et abondante. Le pain est fait avec le plus grand soin, et dans le service, comme partout dans cet établissement, il règne un luxe, le seul qui soit demeuré dans ce château naguère aux lambris dorés, le luxe de la propreté.

Nous avons visité l'infirmérie, qui, installée dans un bâtiment à part, et merveilleusement distribuée pour l'isolement des malades contagieuses, est placée sous la surveillance de sœurs de charité. Tout nous a paru là, comme ailleurs, entendu avec beaucoup d'intelligence. Mais, le jour de notre visite, il manquait à l'infirmier une chose, fort rare à ce qu'il paraît à Petit-Bourg, des malades.

Les enfants peuvent être reçus dans la colonie dès l'âge de huit ans ; à seize ils ne sont plus admissibles. Un contrat d'apprentissage est passé entre la famille et l'administration pour assurer à celle-ci la direction du jeune colon pendant un nombre d'années fixe. Un des nombreux états qui vont avoir chacun leur atelier dans l'établissement commence à lui être immédiatement appris, après le choix qu'en ont fait la famille et l'enfant. Les instructions religieuses de l'amonner et l'enseignement de l'instituteur marchent de concert avec l'apprentissage.

Les jeunes colons sont convenablement vêtus. Le costume quotidien de l'hiver se compose d'un pantalon gris en étoffe de laine, d'une blouse écossaise rouge et blanche en fil, d'une ceinture de cuir, de chaussures de laine foncée et de sabots ; l'été, le pantalon de laine fait place au pantalon de toile grise ; les jours de fête, un habillement complet en drap bleu de roi, avec boutons de cuivre, et un chapeau de cuir, métamorphosent les jeunes travailleurs en marins.

Voilà donc une institution dont le but est généreux, dont le plan semble merveilleusement conçu, dont les effets peuvent être incalculables pour l'amélioration de la situation des classes pauvres. Que lui faut-il pour se consolider, prospérer, grandir, et voir s'ouvrir devant elle tout l'avenir qui lui semble réservé ? Rien autre chose qu'une sympathie qui



(Colonia agricola de Petit-Bourg. — Vue générale du côté du préau, au moment de la retraite des colons.)

moins vastes par les résultats qui en doivent suivre.

Nous venons de visiter cet établissement, et nous condamnons que les hommes riches ou aisés de la France entière qui peuvent lui venir en aide, puissent, comme nous l'avons fait, l'admirer dans son ensemble et l'examiner dans ses intelligents détails. Là où l'ordre est si bien établi, où il est si exactement suivi et maintenu, une journée et son emploi vous font connaître l'emploi de l'année tout entière. Il faut voir ces enfants regroupés dans leurs prières, silencieux et actifs dans leurs travaux, heureux et animés dans leurs récréations,

passant d'un exercice à un autre par des marches et des évolutions symétriques qui maintiennent l'ordre, et que les colons exécutent avec une discipline militaire, en faisant entendre à l'unisson des chants qui renferment toujours quelque pensée morale. Quand l'heure du travail a sonné, les jeunes agriculteurs se rendent aux champs, les jeunes jardiniers au potager, les jeunes menuisiers et les jeunes tailleur à l'établissement. D'autres ateliers s'ouvriront bientôt, et dans deux ans peut-être, si dès aujourd'hui et sans retard Petit-Bourg est mis à même, par le concours que le gouvernement ne saurait lui



(Colonne agricole de Petit-Bourg. — Salle servant à la fois de dortoir, de réfectoire et de salle d'étude.)

ne saurait lui manquer, la sympathie et l'appui du gouvernement et de toutes les personnes que leur bienfaisance et leur humanité ont portées comme lui à ne pas les refuser à une classe infiniment moins intéressante que celle des enfants pauvres et honnêtes : les jeunes détenus. Toutes comprendront, et l'Etat avec elles, que se mettre dans la nécessité de répondre au père d'une nombreuse famille indigente :

« Nous ne pouvons vous aider ; nous ne pouvons nous charger d'un de vos enfants tant qu'il ne se trouvera pas parmi eux un petit veulent, vestige imprudent bien grave, et, comme nous le disions en commençant, une dangereuse provocation. Quand, pour voir accueillir une pétition ou un père demander du pain pour ses enfants, il ne faut qu'à l'apostle de la police correctionnelle, il est à craindre qu'elle ne se fasse pas attendre. Chacun se sentirà, et à Paris, qui compte tant de pauvres nés dans ses murs, dans les départements qui lui en envoient en outre un si grand nombre, toutes les fortunes grandes, moyennes et médiocres apporteront leur large offrande, leur tribut mesuré, et leur sympathique obbole à la colonie naissante. Petit-Bourg est sûr de trouver tous les appuis qui Mettray a rencontrés, et bien d'autres encore. Comme Mettray, Petit-Bourg aura à faire graver en lettres d'or sur son fronton le nom du comte d'Ourches ou de quelque autre opulent bienfaiteur. Il aura aussi à inscrire sur ses tables les noms de milliers de souscripteurs ; et c'est dans ce éveil de la reconnaissance qu'on apprendra aux colons à épeler.

Ministres, et vous législateurs, si vous avez laissé à la bienfaisance et au dévouement privés le soin et la gloire de fonder une telle œuvre, vous voudrez avoir du moins le mérite qui vous peut maintenant revenir : celui de l'avoir fait prospérer. C'est une sage dépense d'inscrire au budget, qu'une large allocation pour un état-d'asile dont les fondateurs se sont dit : « Il y a mieux à faire que de réformer : il faut prévenir (1). »

1. Nous sommes heureux d'apprendre que déjà près de mille souscripteurs se sont fait inscrire, les uns pour des sommes une fois versées, d'autres pour des dons qui se renouveleront annuellement pendant quatre ans. Les conseils généraux des départements ne peuvent oublier cette institution dans la répartition du prochain budget qu'ils auront à fixer, et le conseil municipal de Paris, qui vient par un vote tout récent d'augmenter le fonds qu'il allouera déjà précédemment pour encourager à l'amélioration des races de chevaux, ne fera pas moins, nous l'espérons, pour l'amélioration morale de la race humaine.

Outre les souscriptions en argent, des dons en nature ont été également adressés à la colonie naissante. M. Dailly, maître de poste à Paris, lui a envoyé, indépendamment de son offrande pecuniaire, un fort bon cheval de ses écuries ; M. Lemarchand, négociant, un lit complet ; M. Mugnier, trois chevets ; M. Poinset, propriétaire de la ferme Chabrol, une ânesse ; M. Gandillot,

manufacturier, un Christ en bronze et deux beaux lits en fer creux ; M. Ottin, curé de Montmartre, un tableau représentant Jésus sur la Croix ; d'autres envois sont également parvenus, d'autres enfin sont annoncés.



(Colonne agricole de Petit-Bourg. — Costume de travail, hiver et été, des jeunes colons.)



(Colonne agricole de Petit-Bourg. — Costumes de dimanche, hiver et été, des jeunes colons.)



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

### ASSURANCES MARITIMES.

**PARIS-ANVERS** — Le Bureau Central et Continental des Assurances Maritimes fait jour ses clients d'une police spéciale renouant pour ainsi dire tous les avantages de toutes les polices des différentes Places d'Assurances maritimes, sauf :

1<sup>o</sup> REMBOURSEMENT INTEGRAL DES AVARIES GROSSES, quelque minimus qu'elles soient, quels que soient le mode et le lieu de réparation;

2<sup>o</sup> REMBOURSEMENT INTEGRAL DES AVARIES PARTICULIÈRES. Les franchises étant atteintes;

3<sup>o</sup> FRANCHISES REBOUTES à trois pour cent, pour les fruits, les sels, et généralement pour tous les objets s'assurant francs d'avaries particulières, tantôt avec la franchise de cinq pour cent, tantôt même avec la franchise de cent pour cent; — également à trois pour cent pour les coquilles, garnure, potasse, perles, radoue, sarsons, soufre, et tous d'autres articles qui ne s'assurent ordinairement que francs de dix pour cent, et même francs d'avaries; — à cinq pour cent pour les écorces, liens, râglisse, riz, teintures, et une infinité d'autres objets s'assurant à des conditions infiniment plus onéreuses sur toutes les autres Places d'assurances maritimes;

4<sup>o</sup> ABANDON FACULTATIF POUR LES LIQUIDES, dans tous les cas prévus par la loi, dans tous les cas de refoule force donnant lieu au déchargement du navire; et ce moyennant le paiement de légères sur-primes à convenir;

5<sup>o</sup> ABANDON FACULTATIF POUR LES SAVONS, dans tous les cas où il y a lieu de l'accepter pour les liquides;

6<sup>o</sup> REMBOURSEMENT DE COULAGE POUR LES LIQUIDES, dans des cas où les assureurs ne le remboursent jamais;

7<sup>o</sup> HARASERIE DE PATRON OU NÉGLIGENCE DES CAPITAINES, garantie par les assurés;

8<sup>o</sup> CUMULATION DES AVARIES GROSSES, DES FRAIS ET DÉPENSES, DES AVARIES PARTICULIÈRES, afin d'indemniser le Commerce de ses pertes aussi complètement que possible;

9<sup>o</sup> RISQUES DE GUERRE, non exceptés dans les assurances à terme, et ne donnant lieu à aucune sur-prime ou prime supplémentaire;

10<sup>o</sup> RISQUES DE LA MER DU NORD, non exceptés dans les assurances à tous les usages, à toutes les conditions, en fait d'assurances maritimes, du moment que les clients se soumettent aux sur-primes qui résultent nécessairement de toutes conditions insérées.

Les bureaux sont établis et les ordres d'assurances s'adressent :

A PARIS, RUE DE PROVENCE, 43;

A ANVERS, RUE DE L'EMPEREUR, 1541.

Le Directeur du Bureau Central et Continental des Assurances Maritimes,

Auguste Morel.

### ÉTRENNES

25, RUE NOTRE-DAME-NAZARETH.

BOUTONS A VIS, EN OR OU ARGENT : Garnitures pour Halats et Gillets. — Système P. V.

RUE TARANTE, 11, A PARIS.

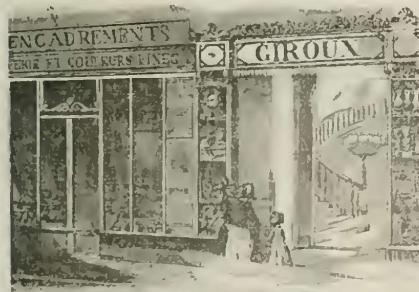
**EAU DE MÉLISSE DES CARMES**, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefauteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si très efficace contre l'appoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Envier par la poste ou envoyer quelques-uns de ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Envier par la poste ou envoyer quelques-uns de ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

7<sup>o</sup> RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.



LA MAISON ALPHONSE GIROUX vient d'ouvrir au public ses beaux Salons d'Étrennes, qui présentent cette année encore plus d'attrait que les précédentes par la variété infinie d'objets nouveaux qu'ils renferment.

On distingue, entre autres merveilles, l'*Exposition des Automates*, formée de trois pièces fort curieuses représentant :

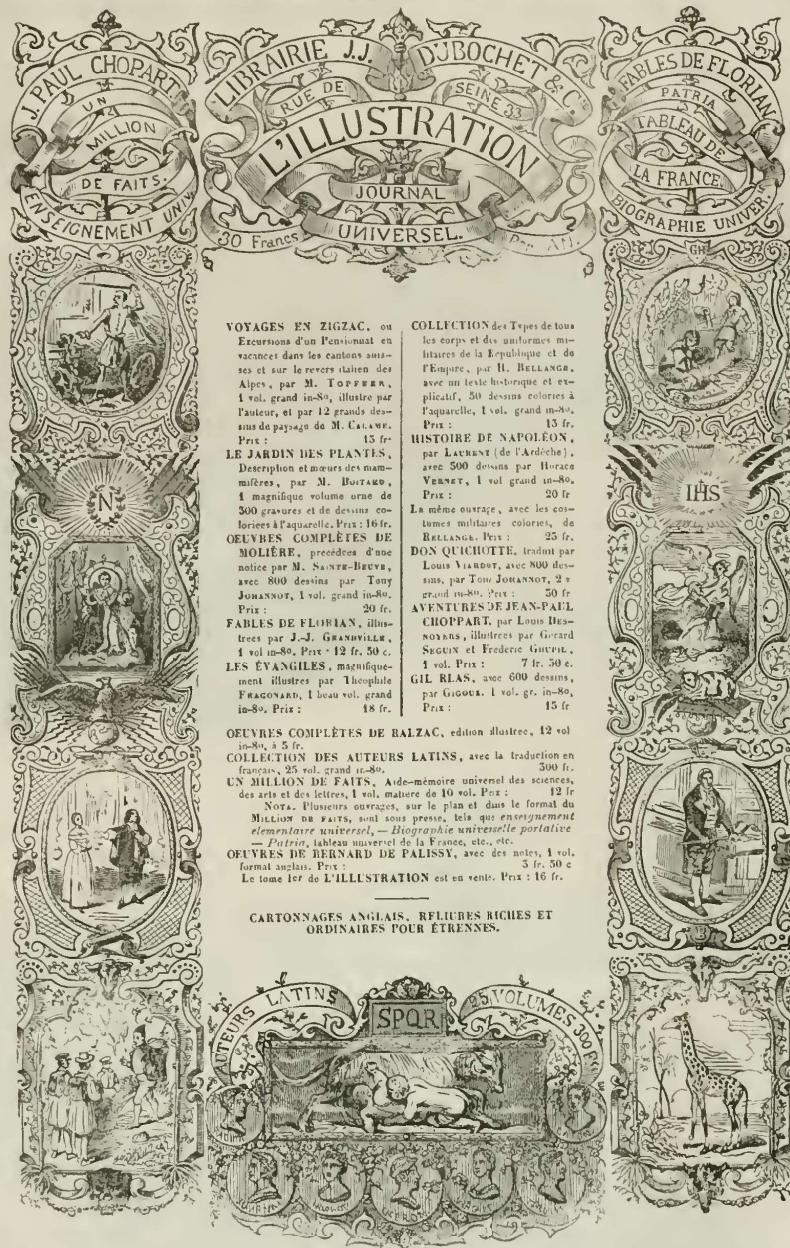
1<sup>o</sup> Un Ecritorio dessinant;

2<sup>o</sup> Un Oiseau chantant;

3<sup>o</sup> Un Schenobale.

Ces chefs-d'œuvre de l'art mécanique, exécutés par M. RUBERT-HOUIN, sont visibles pour les enfants tous les jours même le dimanche, à compter d'aujourd'hui.

M. ALPHONSE GIROUX offre de beaucoup cette année l'ouverture de leurs magasins, dans le but d'être agréables aux personnes qui craignent la foule et qui désirent faire aisement leur choix, en profitant de la fraîcheur et de la nouveauté des objets présentement exposés rue du Coq-Saint-Honoré, n° 7.



### MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS,

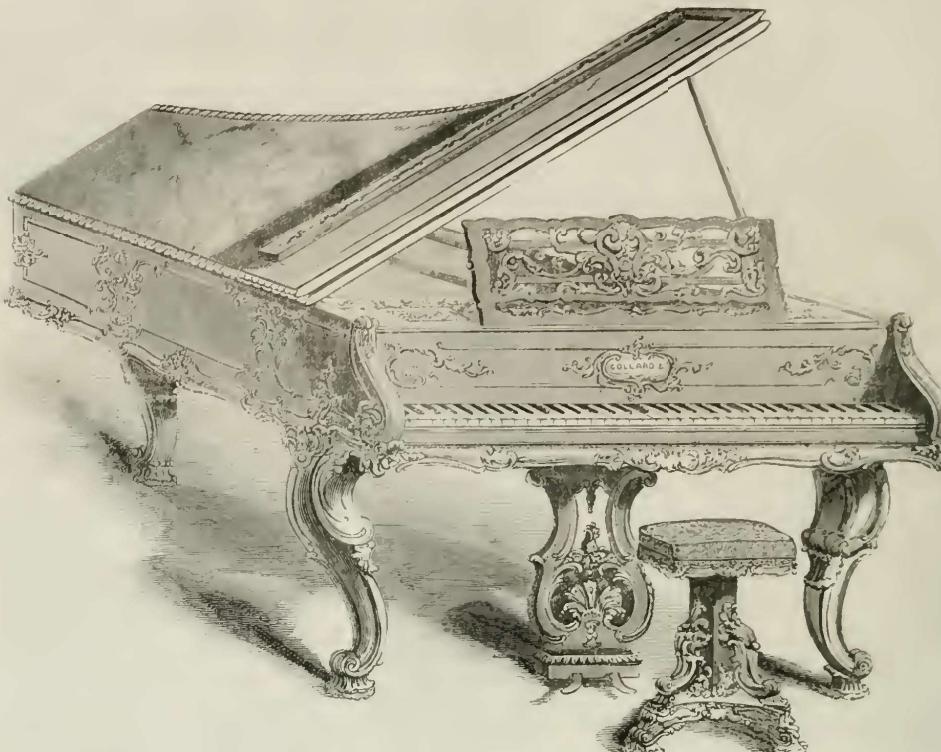
171, RUE MONTMAUR, PRÈS LE BOULEVARD.



tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les chemises des dames, les étoffes pour aménagement, tout ce qui constitue une riche corbeille, un riche trousseau. — Ce qui, après réflexion, me convient plus, peut être rendu, échange, remboursé, même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande valeur. L'Etablissement que nous recommandons fait honneur à son titre; place au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élegance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

## Nouveau Piano de la Reine d'Espagne.

La gravure ci-jointe représente un des nouveaux pianos que MM. Collard et Collard viennent de terminer pour la reine d'Espagne et pour sa sœur l'infante. Le registre de ces instruments embrasse sept octaves, car il s'étend de A à A. Les sons en sont riches et puissants; le clavier est doux et facile.—Leur beauté rivalise avec leur qualité. Rien de plus magnifique que les ornements extérieurs qui les embellissent. Les cases sont en beau chêne anglais de premier choix. Les côtés se composent de panneaux décorés de sculptures dorées; trois pieds élégants et massifs, également sculptés et dorés, leur servent de support. Mais la lyre qui cache les cordes des pédales, le pupitre et les hougeoirs attirent surtout les regards par leur richesse.—En un mot, ces instruments font le plus grand honneur à leurs facteurs. Ils ont reçu avant leur départ pour l'Espagne de nombreuses visites. Nous ne craignons pas d'affirmer, avec les juges les plus compétents en pareille matière, que MM. Collard et Collard n'ont plus de rivaux à craindre dans la fabrication des pianos, ni en Angleterre, ni sur le continent.



## Modes.

Le cachemire, la fourrure et le velours sont les plus belles pâtures de la saison d'hiver; le cachemire surtout, que les Parisiennes ont une manière particulière de draper. Une femme de Paris ne drape pas un échâle long aujourd'hui comme elle le drapait

il y a cinq ans; à cette époque, la pointe était posée droit; maintenant la richesse des bordures a fait une obligation de porter le châle presque carrement, afin d'en laisser voir le dessus. Au reste, il est assez difficile d'expliquer ces différences-là, elles ne se décrivent et ne s'apprennent pas, et l'on peut dire, à l'imitation de Brillat-Savarin : Toutes les femmes s'habillent, mais peu savent s'habiller.

Les garnitures de rubans sont fort en vogue; le matin on porte une robe ornée de rubans sur les devants et au bord des manches demi-larges, dans le genre de celle que représente *L'Illustration*. Le soir, en petite toilette, encore une robe de soie en pekin satiné ou une robe de satin glacé, toute garnie de rubans aux manches, au corsage en forme de V, et à la jupe en tablier.

La passementerie, le velours et le rizian resument toutes les garnitures de robes de la saison.

Les parures du soir sont toutes en étoffes lourdes; l'heure des toilettes de bal n'a pas encore sonné.

Les petits bonnets marquises, les coiffures coquettes sorties des magasins de Lucy Hoquet parent chaque soir la foule élégante des Italiens ou de l'Opéra.

A l'une des dernières représentations de *Maria di Rohan*, on a principalement remarqué un charmant petit chapeau en velours, appelle Montpensier, avec une seule plume couchée. Mais le grand luxe de l'hiver, ce sont les fleurs naturelles en guirlandes, bouquets à la main et bouquets de corsage (quelques fois même, on remplace les fleurs artificielles d'un bouquet par des fleurs naturelles).

Le costume de petite fille que nous donnons aujourd'hui est destiné à la partie du salon; la robe est en organdi avec deux petites broderies en laine de couleur; le corsage à un revers bordé de la même broderie; un rang de valenciennes le garnit; une écharpe en soie de coude remplace la ceinture.



## PLAN DE LA PLACE DE LA BASTILLE.

EXPLICATION DES SIGNES ET CHIFFRES DU PLAN DONNÉ PAGE 22  
DU DERNIER NOMBRE.

Corps de garde.	7 Rue de la Roquette.
Caserne de Juillet.	8 Rue de la Roquette.
1 Carré Saint-Martin.	9 Boulevard Saint-Antoine.
2 Rue de la Contrescarpe.	10 Rue Beauvois.
3 Boulevard Bourdon.	11 Rue des Toorinettes.
4 Cour de la Juiverie.	12 Rue Saint-Antoine.
5 Rue de Charenton.	13 Rue de la Cérasière.
6 Rue du Faub.-S.-Antoine.	

## Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les bonnes font danser maintenant l'anse du panier avec un aploomb surprisant.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.  
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DU BOCHET.

Tire à la presse mécanique de LAGRANGE et C°, rue Damiette, 2.